

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

LITTÉRATURE CLASSIQUE.

LES PHILOSOPHES A TABLE

DANS LES TEMPS ANCIENS ET LE MOYEN AGE.

Rien de plus naturel que l'idée de peindre, dans le cadre d'un banquet imaginaire, les mœurs, les usages ou les doctrines d'une époque ou d'une classe de la société. On a dû remarquer que très-anciennement l'heure du repas est celle que le poète classique appelait cette heure de laisser-aller où le cœur de l'homme s'ouvre avec le plus de spontanéité, — heure d'aimable abandon, dirait un moderne, où l'homme se livre aux inspirations de la pensée et aux élans du sentiment.

On cite souvent le *Banquet* de Xénophon, le *Banquet* de Platon, le *Banquet* d'Athénée, le *Banquet* de Plutarque; mais nous doutons que ces compositions soient parfaitement connues, et nous pensons qu'on nous saura gré d'en esquisser l'analyse en y rattachant le *menu littéraire* de quelques *banquets* plus modernes.

I

LE BANQUET DE XÉNOPHON.

La priorité chronologique nous semble acquise au *Banquet* de Xénophon, quoique Athénée l'eût donnée au *Banquet* de Platon, sans tenir compte de quelques allusions qui ont frappé et convaincu les critiques modernes.

Xénophon décerne dans son banquet la place d'honneur à Socrate. Mais il y introduit des convives beaucoup moins sérieux, qui ne sont là que pour égayer la compagnie; tel est le jeune Autolycus, récemment vainqueur dans l'un des jeux olympiques, mais plus admiré pour sa beauté, qui lui a valu surtout l'invitation de l'opulent Callias, l'amphitryon du festin. Viennent ensuite un bouffon de la classe des parasites, et plus bas encore, une joueuse de flûte avec

une troupe de danseuses. Ce sont là des personnages très-accessoires que Platon semble avoir affecté d'exclure de son banquet, peut-être pour censurer indirectement son précurseur.

Toutefois, la conversation finit par tourner au grave, et saisissant la transition de rigueur sur les parfums, Socrate la fait tomber, en philosophie, sur la vertu.

“En vérité, dit alors Socrate, vous nous traitez, Callias, avec magnificence ; quoi ! après un souper splendide, vous nous donnez un amusant spectacle et une musique délicieuse...—Mais, répondit Callias, si l'on nous apportait encore des parfums, nous aurions une jouissance de plus.—Point du tout, il en est des odeurs comme des vêtements : tel vêtement sied à l'homme, tel autre à la femme. Telle odeur convient à l'homme, telle autre à la femme. Nul homme ne se parfume pour un autre homme. Sans doute que les parfums plaisent aux femmes, surtout aux nouvelles mariées, comme celles de Cléobule et de Nicérate, parce qu'elles sont elles-mêmes tout parfum, mais l'odeur de l'huile des gymnases flatte encore plus les hommes et ils la désirent plus vivement que les femmes ne désirent les parfums. Qu'un esclave et un homme libre se parfument, tous les deux, à l'instant, exhaleront une odeur suave ; mais ce n'est qu'avec le temps et à force d'application que les arts libéraux répandent cette suavité qui caractérise l'homme libre.—Soit, pour les jeunes gens, dit Lycon ; mais nous, qui ne fréquentons plus le gymnase, quelle odeur devons-nous exhaler ?—Par Jupiter ! celle de la vertu...” (Xénophon.)

De là l'entretien passe aux aptitudes de la femme, ce qui donne occasion au sage Socrate de placer

le célèbre mot : “ J'ai épousé Xantippe, à cause de son mauvais caractère, certain que si je la supportais, tous les maux de la vie me paraîtraient légers.” Une particularité digne de remarque, est que cette réplique est provoquée par un convive, qui demande à Socrate comment il avait pu se décider à épouser une pareille mégère. Xénophon était trop bien élevé lui-même, et il avait trop de bon goût comme écrivain, pour ignorer, ou fouler sciemment aux pieds, les bienséances de la société athénienne de son temps. Il est juste de convenir toutefois que les Grecs contemporains de Xénophon entouraient de plus d'hommages la femme libre que l'épouse. Mais en reléguant celle-ci dans son ménage, ils ne la livraient pas volontiers absente aux quolibets d'une table en belle humeur.

A l'instigation de Socrate, la conversation s'anime, et chaque convive choisit un texte de louange ou d'apologie. Callias, l'amphitryon, déclare qu'il n'est rien au-dessus de la justice ; Nicérate exalte la mémoire ; grâce à cette faculté, il pourrait réciter par cœur toute l'*Iliade* et tout l'*Odyssée*. Sur quoi, Socrate objecte que les rapsodes en peuvent faire autant ; “oui, répond son interlocuteur, mais c'est machinalement, sans comprendre un mot de ce qu'ils déclament.” Critobule préfère et célèbre la beauté. Antisthène se glorifie de ses richesses qui consistent, toutefois, à n'avoir ni une obole, ni autant de terre qu'il en faudrait à Autolyces pour se frotter le corps avant la lutte. Charmide, au contraire, célèbre sa pauvreté, qui le rend monarque de de tout ce qui l'environne. Lycon s'enorgueillit de son fils et de ses triomphes, comme de son plus précieux trésor, et Hermogène met

au-dessus de tout, un ami en crédit, vertueux, et qui ne le néglige pas.

Reste alors à démontrer, suivant l'engagement des convives, l'excellence de ce que chacun a vanté. On s'y prête avec toute la gracieuse subtilité de l'école. Ainsi, selon Callias, le bénéfice de la justice consiste à donner aux hommes de l'argent; sachant qu'ils ont de quoi acheter ce qui est nécessaire à la vie, ils ne vont pas l'exposer par de mauvaises actions. On lui objecte que puisque, de son propre aveu, il n'est payé que d'ingratitude, il ne fait après tout qu'enseigner l'injustice. Mais il nie cette déduction, par la raison, dit-il, que cette manière d'être prend sa source dans la nature. "Ne voyez-vous pas, ajoute le sophiste, des charpentiers et des maçons, qui bâtissent pour les autres, tandis que, hors d'état de le faire pour eux-mêmes, ils se logent à loyer... —Pour moi, interrompt Critobule, je ne préférerais pas le sceptre des rois à l'empire de la beauté... Un homme robuste ne peut acquérir des biens qu'en travaillant, le brave, qu'en affrontant des dangers; le sage, que par ses discours; tandis que celui qui est beau vient à bout de tout, même sans se mêler de rien." Les prérogatives de la pauvreté sont aussi défendues avec chaleur, dans ce banquet; mais, nous le craignons, elles séduiraient peu les lecteurs modernes...

Il n'est pas jusqu'au bouffon qui ne vienne à son tour vanter son art, et il le fait avec plus de sel peut-être qu'aucun des sages. "N'est-ce donc pas à bon droit, dit-il, que je m'en glorifie, puisque tous, sachant que je suis bouffon, s'il leur arrive quelque bonne fortune, m'invitent à la partager, et s'ils éprouvent quelques revers, ils me fuient sans se retourner, de peur de rire malgré eux?" Les

danseuses placent Terpsichore au-dessus de tout, parce que s'adressant aux fous, selon elles, cette muse est toujours sûr d'une nombreuse clientèle. Sur quoi, Socrate encore conclut... en faveur de la profession d'entremetteur. La compagnie se récrie à cette préférence, qui les aurait peut-être moins scandalisés dans la bouche de Diogène, mais le grave philosophe démontre que ce métier, tel qu'il l'entend, n'a d'autre but que d'établir la paix et la sagesse parmi les citoyens.

Le banquet finit, comme il avait commencé, avec de la musique et des danses. Un simulacre de mariage a lieu encore entre deux des convives, homme et femme, sous la figure de Bacchus et d'Ariadne, cérémonie décrite de manière à faire supposer que ces sortes d'intermèdes passaient parfois de la fiction mythologique à une réalisation littérale. Curieux commentaire sur la gravité, pour ne pas dire la pudeur, des sages!

II

LE BANQUET DE PLATON.

Le *Banquet* de Platon n'a pas tout à fait le même cadre que celui de Xénophon. Si les musiciennes y sont introduites, c'est pour être immédiatement renvoyées. Il n'est nullement question du bouffon. Reste la conversation, et elle est également purgée des puérités attribuées par Xénophon à Socrate. Mais la peinture des mœurs réelles est plus exacte chez Xénophon que chez Platon, et comme c'est là le but principal de notre étude, nous ne nous arrêterons pas longtemps au *Banquet* de Platon.

L'amour, qui n'était chez le premier qu'un des nombreux sujets de la conversation, devient chez le

second le thème de tous les découvreurs. Chacun, toutefois, traite l'amour à son point de vue particulier, ce qui compense jusqu'à un certain point le manque de variété de cette thèse. L'exposé est non-seulement critique, comme chez Xénophon, il est surtout philosophique; la diction, s'élevant du ton familier d'une causerie à la dignité de l'éloquence, nous fait passer de la table à l'Académie, ou d'un banquet réel à un banquet idéal. A part l'intention, cette nuance tranchée dans la forme s'accorde avec le contraste intellectuel des deux auteurs. Xénophon, bien qu'homme de talent et de mœurs policées, n'était qu'une intelligence pratique; Platon, outre le vernis attique et la culture de l'esprit, était surtout le poète philosophe.

Et dans son *Banquet* cependant, Platon, cet apôtre de l'idéal, laisse échapper plus de traits grossiers que dans celui même de Xénophon. Le dernier ne fait que *daguer-typier* et rendre plus saisissant ce qu'il décrit. Mais quand on arrive aux dissertations indiscrètes d'Aristophane et d'Alcibiade, l'exclusion de la musique, des danses et du bouffon, ressemble... au procès fait au ciron pour amnistier l'éléphant.

Est-ce de la pruderie de regretter que, dans une réunion de sages, Alcibiade ait pu se permettre de rappeler les leçons que son impudicteur lui avait attirées de la part de Socrate*? Le seul but appréciable pourrait avoir été de réfuter des calomnies contre le chaste phi-

losophe. Mais quel étrange état de mœurs trahit cette réfutation même!

Cependant on s'étonnera moins que même les plus purs d'entres les Grecs aient traité de pareils sujets avec gravité, si l'on réfléchit que, de nos jours, le prestige intellectuel de Platon suffit à pallier son *Banquet* aux yeux des lecteurs les plus délicats. On cite un curieux exemple de cet engourdissement du sens moral, résultant de l'influence du seul nom de Platon. La prieure d'un couvent de France avait fait une traduction de son *Banquet*. Cette pudique personne, il est vrai, voile sous une ambiguïté mystique les *Androgynes* d'Aristophane, et elle s'abstient complètement de rendre le discours d'Alcibiade. Mais ce compromis ne prouve qu'une connaissance intime du sujet. Il exposerait volontiers son auteur à la répartie bien connue du docteur Johnson à la dame qui le félicitait de ce qu'il avait omis certains mots dans son Dictionnaire: "Je vois, madame, que vous les avez cherchés." Cette abbesse traductrice était la sœur de Mme de Montespan.

La forme d'une conversation de table a été suivie, par d'autres fondateurs de systèmes, comme la meilleure méthode de les exposer. Aristote aussi avait composé un *Sumposion*, qui probablement était, dans plus d'un détail, la contre-partie, sinon la critique du *Banquet* de Platon. Epicure avait également composé le sien, où, selon une traduction formelle, il expliquait sa théorie des atomes. Il en est d'autres encore, auxquels Athénée fait allusion, mais tous ont disparu, et, critiqué ou non par Aristote, le *Banquet* de Platon reste comme le type du genre, quoique nous lui préférions le *Sumposion* de Plutarque.

* Ce qui étonne le plus peut-être, c'est de rencontrer, mêlées à ce véritable cynisme, les vues si élevées du maître sur l'esthétique ou le beau, qui n'est, selon lui que la représentation sensible de l'idéal de perfection morale et physique, ne faisant en un par conséquent, avec le vrai et le bien. Le beau, ainsi conçu, ne doit exciter que de chastes amours.

III

LE BANQUET DE PLUTARQUE.

La grâce sans fard et la bonté aimable du philosophe de Chéronée auraient suffi pour donner la vie à tous les sujets traités par lui. Mais son *Banquet* doit être en outre cité comme un retour à la forme classique purifiée et perfectionnée, quant au dialogue, par une qualité spéciale qui le distinguait entre tous les anciens. Son instruction variée, son étincelante faconde, ses nobles sympathies pour l'humanité, l'harmonieux équilibre d'un esprit à la fois naïf et critique, l'interminable fraîcheur et le charme facile de la parole,—tout se réunissait dans Plutarque pour constituer l'auteur modèle d'un banquet idéal. L'époque aussi, toute entière aux reminiscences du passé, adonnée, plus que jamais, aux réflexions morales, et tombée du mouvement et des passions d'une époque plus libre dans le calme milieu de la vie domestique et des entretiens privés, cette époque, disons-nous, fournissait à l'auteur un théâtre et un sujet en harmonie avec sa propre nature. Plutarque peut être considéré, en effet, comme le génie grec dans sa vieillesse,—enrichi de toute la sagesse et de toute l'expérience de la nation,—désormais exempt du bouillonnement intellectuel et physique, qui donnait à sa jeunesse et à son âge viril leur grandeur, mais aussi leur âpreté,—toujours avide de prendre sa place au banquet social ou au soleil, et d'entretenir la compagnie ou d'arrêter le passant pour raconter les gloires qui vont s'éclipser à jamais. Pour toutes ces raisons, nous insisterons sur le *Banquet* de Plutarque avec plus de détails que nous ne l'avons fait pour les deux précédents.

Les principaux hôtes qui figurent ici sont les sept sages de la Grèce, d'où le titre de *Banquet des sages*. Périandre de Corinthe en est l'amphytrion et l'un des convives. Les autres sont Anacharsis le Scythe, et Cléobulie, non moins célèbre pour ses énigmes. Au nombre des préliminaires, se place un trait de mœurs assez remarquable.—Un personnage exige, avant de se décider à accepter l'invitation, qu'on lui désigne les hôtes attendus. Mais il assigne à ce scrupule une meilleure raison que n'en donnerait probablement un convive de notre temps. Un incident plus curieux se produit... Cléobulie, princesse de naissance, et poète de par le génie, lave les pieds et parfume les cheveux du sauvage Anacharsis. Ces préliminaires du festin, dit la tradition, elle les accomplissait pour tout les visiteurs de son père, à l'exemple des princesses des âges héroïques de la Grèce. La joueuse de flûte est introduite pour accompagner de quelques airs l'offrande des libations, mais elle se retire aussitôt après. La cérémonie donne occasion à une réplique d'Anacharsis à cette question d'un convive : Pourquoi les Scythes n'ont-ils pas de joueurs de flûte ? " Parce que, répond Anacharsis, il leur plaît de s'adresser aux dieux avec leur voix naturelle, et non pas au moyen du bois ou de l'ivoire, à la manière des Grecs, qui néanmoins, se vantent tant de leur éloquence."

La conversation prend alors le grave caractère d'un défi ; ce qui ne semble guère digne de tels sages, les problèmes ainsi posés n'étant guère au-dessus de nos énigmes ou de nos charades. Le premier, toutefois est un problème scientifique. Il a trait au célèbre mesurage des pyramides d'Égypte, par Thalès, sur l'ombre de son

baton. Le bon Plutarque, par parenthèse, ne semble point comprendre l'opération, ou du moins il ne les décrit pas avec une exactitude parfaite. Vient ensuite une sorte d'énigme, envoyée par Amasis, roi d'Égypte, à "Bias, le plus sage des Grecs."

Ainsi les rois de ce temps ne dédaignaient pas ces joutes de l'esprit, reléguées de nos jours dans la sphère des magisters de province: mieux encore, la question avait été proposée au monarque d'Égypte par le monarque d'Éthiopie, avec forfait, pour celui qui la résoudrait, d'une moitié de ses États.—Telle était l'offre faite à Amasis, pour le cas où "il boirait la mer," et Bias étant consulté sur le mode d'opérer, "le plus sage des Grecs" insinue que le proposant sera tenu, en premier lieu, de détourner tous les fleuves.

En retour, le Pharaon proposait à son rival une énigme ainsi conçue: "Qu'y a-t-il au monde de plus ancien, de plus beau, de plus grand, de plus sage et de plus commun?" le tout avec accompagnement de superlatifs que nous omettons par amour du laconisme.—Niloxème, l'un des convives, répond: "Le temps, la lumière, le monde, la vérité, la mort." Thalès se récrie. Selon lui, le temps ne peut être ce qu'il y a de plus ancien, puisqu'il est le présent et même l'avenir, ni la mort ce qu'il y a de plus commun, puisqu'on ne la trouve pas parmi les vivants.—Ces arguments, à vrai dire, sont beaucoup plus subtils que concluants. En parlant du temps comme de la chose la plus ancienne, l'énigme ne voulait faire allusion qu'au passé, et quand à la *vulgarité* de la mort, elle devait s'entendre, non actuellement, mais au point de vue de l'éventualité. A la réponse de Niloxème, Thalès substi-

tue par ordre de sujets: Dieu, l'univers, l'espace, le temps, l'espérance. "Dieu est plus ancien que le temps, dit-il, puisqu'il n'a pas eu de commencement. L'univers, dans son admirable harmonie, ajoute le sage, est quelque chose de plus beau que la lumière; la beauté de la lumière, en effet, étant tout dans la sublime ordonnance qu'elle révèle, l'éclat d'un embrasement destructeur n'aurait rien par lui-même qui parlât à l'âme." Le philosophe est infiniment moins heureux dans la définition de l'espace, qui peut, il est vrai, être plus grand que le monde, comme le contenant, mais qui ne l'est pas en réalité dans les termes de la question, car l'espace ne contient que toutes les choses existantes du moment, tandis que le temps embrasse aussi le passé et l'avenir. Le temps non plus,—Thalès le prétend à tort,—n'est pas plus sage que la vérité parce qu'il révèle toutes les inventions; car la vérité est la fin de toutes les inventions possibles, et le procédé ne saurait passer pour plus parfait que le produit. Il en est de même de l'espérance, qui ne peut être plus commune que la mort, car en fin de compte, personne n'a l'espoir d'échapper à la mort...

On voit, par ce qui précède, que les illustres sages, et même le bon Plutarque, n'étaient pas bien forts, car tous ces aphorismes, plus ou moins contestables, avaient été recueillis et commentés par la tradition. Peut-être le dernier, concernant l'espérance, a-t-il suggéré à Milton l'ingénieuse gradation des tourments de l'enfer:

Où jamais ne vient l'espérance,
Laquelle vient à tous.

...Were hope never comes,
That comes to all.

Ou plutôt encore n'est-ce là qu'une variante expressive du terrible

Lasciate ogni speranza...

que Dante lit au frontispice du royaume infernal, comme Thalès dans le cœur humain.

L'entretien et les interpellations des convives de Plutarque s'élèvent ensuite jusqu'à la politique. Selon est naturellement appelé à donner le premier son avis. D'après lui, le parfait idéal d'un Etat serait celui où les citoyens ressentiraient spontanément les injures de tout membre de la communauté, et les puniraient comme s'il s'agissait d'eux-mêmes. Jamais, jusqu'à présent peut être, le contrat social, dans sa perfection organique, n'avait été défini avec une plus grande exactitude. De la sorte, le critérium de la société, ou le *consensus*, est établie comme marque de supériorité dans l'échelle des êtres, et il atteint, dans l'homme son plus haut degré de perfection. Il n'en est donc que plus étrange de trouver cet idéal à l'état de fait réel parmi les barbares Gaulois du siècle de César. On sait que César raconte d'eux que les injures ou les insultes, faites même au plus humble, étaient universellement ressenties. Il faut en conclure que ce n'est pas la civilisation ou du moins la civilisation seule, qui donne la perfection à l'homme. L'élément principal réside dans la race et dans ses aptitudes à l'organisation nationale : policée ou pervertie, la race ne s'altère jamais dans son essence.

Selon l'opinion de Bias, la meilleure forme de république est "celle où la loi est aussi redoutée qu'un tyran." Mais si la loi est mauvaise, elle est le pire de tous les tyrans. Selon Thalès, l'idéal se trouve "où ni la richesse ni la pauvreté n'existent parmi les ci-

toyens à leur degré extrême." Selon Anacharsis, "où la vertu et le vice déterminent seuls le rang." Selon Cléobulie, "où le blâme public est plus en honneur que la loi;" sentiment en effet conforme au caractère de la femme, sinon historiquement vrai, de cette princesse. Pittacus définit l'Etat modèle : "celui où les bons gouvernent, à l'exclusion des méchants." Et Chilon enfin—veut "la loi plus respectée, et beaucoup moins l'éloquence." Les deux dernières définitions se ressentent évidemment d'un esprit de parti, dirigé contre les abus de la démocratie. Mais cela ne les empêche pas d'être correctes, bien que divergentes dans la forme. L'opinion de Périandre, qui, en sa qualité d'amphitryon, était l'arbitre de la thèse, est que toutes les maximes énoncées par les convives tendent à la préférence de l'aristocratie.

Cette décision est juste, et le fait qu'elle affirme semble témoigner philosophiquement en faveur de cette forme de gouvernement. Car la plupart des opinions émises n'avaient évidemment en vue aucune forme plutôt qu'une autre, et, par suite, leur coïncidence finale doit avoir été le témoignage de la nature. Ce rapprochement si manifeste dans les idées exige pourtant quelque explication. Ainsi (en procédant par la fin), la préférence de Chilon fait le procès à la démocratie, qui est le despotisme de la tribune, et revendique le règne de la loi, signe infaillible de l'aristocratie; un individu peut régner par la volonté, et une multitude par la force,—choses qui, loin de l'exiger, répudient toute réglementation; mais la loi naturelle, impliquant gradation, est l'essence d'une aristocratie. La maxime de Pittacus se rapproche encore bien plus du verdict de Périandre :

“Le gouvernement “des bons” est l’aristocratie dans sa vraie définition.”

L’opinion de Cléobulie se prête moins au principe invoqué. On pourrait conclure, de l’expérience des aristocraties de l’histoire, que le blâme public est de peu d’effet, comparé au châtement et à la loi. Mais en premier lieu, celles-là ne sont ni l’aristocratie idéale, ni la forme scientifique, discutées par les sages, et en outre, bien que d’écorce rude ou rudimentaire, elles n’excluent pas l’argument mis en avant. Une crainte plus grande du blâme que du châtement implique deux choses : une classe supérieure, à laquelle est déféré la censure, — une classe estimée inférieure, que ce blâme peut avilir. Mais cette gradation est encore la marque distinctive de l’aristocratie. Il n’y a que ceux qui sont au-dessus ou au-dessous de tout échelon, — le roi ou la canaille, — qui redoutent plus la coercition que la honte, et ces extrêmes sont les corrélatifs de la monarchie et de la démocratie.

La thèse de Thalès, qui exclut à la fois l’extrême pauvreté et l’extrême richesse, est aristocratique, en tant qu’elle implique, parmi les esprits forts et dirigeants d’une société, l’ascendant morale de ces qualités plus nobles qui leur font mépriser l’acquisition des biens matériels. On peut dire, à juste titre, que cette exclusion formelle de Plutus et de ses œuvres sous-entend une aristocratie...

Il est curieux que, seul de la compagnie, Anacharsis conçoive la véritable forme de gouvernement et la définisse avec précision. C’est cette manière d’être, dit-il, où tout le reste n’a qu’un niveau, — c’est-à-dire la propriété, la loi civile et criminelle, — mais où la vertu et le vice, déterminant seuls le rang, dirigent le timon et l’influence de

l’Etat. Par “vertu,” Anacharsis comprenait plutôt l’intelligence que la morale, à la manière des anciens, qui faisaient la prudence mère de la vertu. En un mot, cette définition du philosophe scythe fournit une solution à l’avis ouvert par Solon. La solidarité dans les offenses, ou le *consensus* social, ne peut en effet atteindre, que sous cette forme à une constitution politique rationnellement organisée. Car c’est seulement ici que toutes les classes ont ce qu’elles peuvent ambitionner, — les basses et vicieuses... la richesse, les nobles et vertueuses... le gouvernement. Il n’y a donc pas de motif pour qu’elles se jaloussent les unes les autres, car lorsque le bas peuple aspire au pouvoir, — ce qui est si fréquent de notre temps, — ce qu’il envie en réalité, ce qu’il voit avant tout, c’est la richesse qui s’y joint ; et d’un autre côté, si les classes élevées descendent à ramper pour de l’or, ce n’est que parce qu’aux jours de désordre et de confusion l’or procure le pouvoir. Il existe ainsi un tiraillement général de classes, qui se change en sympathie sous le régime en question ; en effet, quand chacun est en possession de la part qu’il désire, non-seulement l’obstacle de l’envie disparaît, mais la solidarité, base du système, se fortifie par peur de changement. Le lecteur est prié de se rappeler en même temps qu’avec ces bons sages d’il y a deux mille cinq cents ans, nous parlons encore d’une utopie.

On voit jusque-là que, en dépit de la simplicité de la forme, il y avait de la subtilité dans les discussions du naïf Plutarque ; il est aussi à remarquer combien est saisissant le contraste entre les problèmes d’origine grecque et les puérités de l’Égypte. La mer à boire, proposée par l’Éthiopien,

rappelle l'âge des héros secondaires, où les problèmes à résoudre étaient de manger une huche de viande, ou d'enlever dans la région des nuages un chat faisant gros dos.

De la politique la conversation passe à l'économie, de la société à la famille, de l'Etat au foyer domestique. "Ceci," dit Esope avec malice, est un sujet de discussion, qui peut à peine avoir un sens pour Anacharsis, dont le peuple n'a pas de maison, mais voyage en char, comme le soleil. "Oui, réplique le Scythe, comme le soleil dans tout son éclat, parce que, libre comme lui, seul il domine et gouverne toutes choses. En outre, vous semblez prendre la pierre et le bois pour le foyer, ce qui est prendre l'écaille,—non l'animal,—pour la tortue." Anacharsis clôt cette piquante riposte par un argument *ad hominem*. "Vous devriez vous rappeler, continue-t-il, —quand vous mettez un tel prix aux matériaux extérieurs de la maison,—votre fable du renard et du léopard : celui-ci s'enorgueillit-

sait des bigarrures physiques de sa peau, mais des bigarrures mentales de son rival, il ne pouvait rien voir."

Les convives de Plutarque ayant épuisé ce sujet, peu à peu la conversation baisse de ton. Elle en arrive aux personnalités, c'est-à-dire, à des incidents ayant trait à certains individus ; puis elles s'éteignent gracieusement au milieu de quelques joyeux propos. Le bon Plutarque, on le sait, est aussi l'auteur d'un second traité, de nature à peu près semblable, et intitulé *le Banquet des problèmes* ; mais les questions y sont plus précises, la discussion plus élaborée, le canevas plus étendu que dans le premier, bien qu'à tous ces égards il soit inférieur à son modèle probable, les *Questions tusculanes et naturelles* de Cicéron et de Sénèque ; —sorte de demi-chute annonçant déjà le déclin du genre.

A continuer.

—*Revue Britannique.*

LETTRES PARISIENNES.

Janvier 1866.

Les derniers et les premiers jours de l'année sont toujours remplis d'émotions. Il semble que la nuit qui s'écoule entre le crépuscule brumeux du 31 décembre et la pâle aurore du 1^{er} janvier soit un pont jeté sur un abîme : C'est comme la transition de la mort à la vie et des regrets à l'espérance. C'est une renaissance générale : les en-

fants promettent d'être sages et de mieux étudier ; les bons chrétiens ont fait leur examen de conscience et renouvelé leurs bons propos. Les négociants ont établi leur inventaire et les employés ont refait leur budget ; les théâtres vous donnent des revues de l'année, espèces de caricatures en action, parfois spirituelles, et souvent grossières, surtout aujourd'hui, s'il faut en juger

par leurs titres : Le genre *canaille* est à la mode : triste mode qui ne fait pas honneur au goût français, bien dégénéré de nos jours. Espérons toutefois qu'il se conserve pur dans la classe sage et, grâce à Dieu ! nombreuse encore, des familles honnêtes.

C'est à l'adresse de celles-ci que nous citons quelques fragments d'une *lettre d'un passant*, qui peut aussi tenir lieu d'une petite revue de l'année. Le spirituel écrivain à qui nous faisons cet emprunt raconte à sa manière l'origine des étrennes ; mais en réalité cette origine date d'une époque plus ancienne ; elle remonte aux premiers temps de Rome. Le roi Tatius ayant regardé comme un bon augure des branches coupées dans un bois consacré à la déesse *Strenua* ou la *Force*, et qu'on lui présenta le premier jour de janvier comme un signe de paix et de concord entre les Romains et les Sabins, cet usage subsista depuis, et tous les Romains se firent de semblables présents en se souhaitant une heureuse année ; ces présents prirent le nom de *Strenu*, en souvenir de la déesse *Strenua*. Ils consistaient en figes, dattes, miel, etc., cadeaux qui témoignent de la simplicité de ces âges antiques ; on y ajoutait cependant un *Stips*, petite pièce de monnaie, comme présage de richesse. Les Grecs empruntèrent aux Romains l'usage des étrennes, et M. Arthur de Boissieu va maintenant nous expliquer comment cet usage a passé aux chrétiens :

J.-M. DE GAULLE.

LETTRES D'UN PASSANT.

30 Décembre.

“ En ce temps-là l'étoile qui guidait les bergers nomades et les rois d'Orient s'arrêta sur un des

plus humbles toits du village de Bethléem. Les voyageurs entrèrent dans le pauvre logis où Jésus avait voulu naître, et, s'étant agenouillés, suspendirent au berceau divin les présents qu'ils avaient apportés. L'âne tressaillit sur la paille, le bœuf mugit dans un coin, et dans l'étable transfigurée, l'or répandit sa lumière, et l'encens son parfum.

“ Jésus endormi s'éveilla, et, à la vue de ses premiers adorateurs lui offrant les premiers dons, ses yeux brillèrent et ses lèvres sourirent. Il regarda longtemps ses visiteurs à genoux et les richesses accumulées qui contrastaient si fort avec sa pauvreté native ; puis, vers les vieillards à tête blanche, il étendit ses petites mains où il y avait à la fois la bénédiction d'un Dieu et la caresse d'un enfant.

“ Telle fut l'origine des étrennes. Jamais depuis personne n'en reçut d'aussi belle, mais autrefois les rois donnaient à Dieu, sage coutume qui s'est un peu perdue aujourd'hui, ils ne donnent plus guère qu'à leurs sujets, ce qui fait qu'ils sont moins généreux.

“ Toute fois la tradition des premiers âges s'est conservée parmi nous et nous imitons l'exemple des bons rois mages dont la chasse est à Cologne. Nos largesses ne profitent plus à Dieu, mais à quelques-unes de ses créatures et à un certain nombre de ses saints. Quand revient le premier jour d'une nouvelle année, nous frappons à bien des portes hautes ou basses, chargés, comme autrefois les mages, de pierres, d'or et d'encens. Les pierres sont les plus chères, les moins refusées et souvent les plus mal placées de nos dons.

“ L'or ne vient qu'en seconde ligne, et suivant la générosité de qui donne et le rang de qui reçoit, tombe en gouttes, en rosée ou en

pluie. C'est la récompense des services, la preuve palpable et sonnante des affections de ce monde. Il passe du père à l'enfant, du maître aux serviteurs, des grands aux petits. Quant à l'encens, c'est la monnaie de ceux qui n'en ont pas d'autre; un mensonge décevant paré, un grain d'odorante flatterie, c'est l'assurance d'une reconnaissance sans fin, d'un dévouement sans bornes, d'une fidélité sans limites. Plus il est frelaté, plus il est doux à sentir; il sort de tous les trépieds et s'élève en vapeurs parfumées sous les narines augustes des divinités mortelles.

“Regardez. Les marchands se multiplient comme les poissons du miracle, ils pavoisent leurs boutiques comme des vaisseaux de haut bord, et répandent à poignées les mensonges de leurs épitaphes. Voici des bronzes, des bijoux et des dentelles, des jouets et des meubles, des bonbons, et des livres. Entrez, prenez et payez. La foule inonde les trottoirs, les voitures sillonnent les rues. Sous le froid brouillard de décembre passent du soir au matin des ombres fugitives et des lumières rapides. On échange des sourires hypocrites, des poignées de main perdues, des baisers vite essayés. Il faut donner partout et toujours : au cocher qui vous traîne, aux valets qui vous servent, au facteur qui vous apporte vos lettres, comme au portier qui vous les garde, au marchand de vin, au porteur d'eau, dont les extrêmes se touchent et souvent se mélangent. J'ai reçu ce matin un délégué de la garde nationale porteur d'une lettre de félicitations, ornée de jolies vignettes représentant le soldat citoyen dans ses plus nobles poses et ses plus fières attitudes, devant sa guérite, devant ses chefs et enfin devant son tambour, auquel il remet une somme

qui doit être insensée, car le tambour a l'air radieux.

“Les vrais rois de ces folles journées, ce sont les petits enfants dont le groupe joyeux entoure l'arbre de Noël et la table du jour de l'an; ils viennent à nous, comme dit le poète

“Les cheveux dans les yeux et riant au travers.

ils nous jettent autour du cou leurs petites mains que nous allons remplir, et nous tendent leurs lèvres roses, prodigues de baisers retentissans. Puis, satisfait de leur lot, quel qu'il soit, ils s'envolent comme des oiseaux familiers qui chantent dans la maison. Ce sont d'autres nous-mêmes plus petits et... meilleurs; ignorans du mal et de la douleur qu'ils apprendront plus tard; ils nous recommencent et nous continuent. Si fort qu'on les chérisse, on est toujours ingrat, car il jettent au cœur de l'homme attendri, avec la joie de se sentir revivre, le sentiment des nobles devoirs et des dernières amours.

“Qui de nous ne se souvient de ses joyeux débuts et du temps où sa place était marquée d'avance au royaume des cieux inconnus? *Et in Arcadias nos!* Et nous aussi, nous avons connu l'âge des gaietés franches, des longs sommeils et des réveils joyeux! Qui de nous, la veille de Noël, en mettant un de ses souliers dans chacune des cheminées du logis paternel, n'a souhaité trouver au matin plus de bonbons qu'il n'en pût manger, plus de jouets qu'il n'en pût briser? Qui de nous, dans le lointain des rêves évoqués, n'a revu ses amis perdus et toutes les chères figures dont la mort a fermé les yeux? Bien loin sont toutes ces choses, bien doux de s'en souvenir!

“ Ces temps de l'enfance envolée, que nul nuage n'assombrit, que nul deuil n'attriste, le bon Dieu ne nous les rend jamais ; mais il daigne permettre que plus tard, aux jours de découragement, de peine ou d'abandon, nous puissions les revivre en songe, en respirer encore les brises parfumées et en garder jusqu'à la fin la mémoire consolatrice et bénie !

“ Plus on devient vieux et plus volontiers on se rappelle avoir été petit ; c'est d'une extrémité de la vie qu'on aime à regarder l'autre. Les souvenirs se dégagent avec une incroyable netteté des voiles confus du passé, comme les arbres de la campagne sortent du brouillard qui s'enlève. On refait une à une les étapes de sa longue carrière. On revoit les préludes de l'enfance, les folies de la jeunesse, et le groupe des années heureuses défilent en chantant sous nos yeux. Car enfin, en parcourant ce que les philosophes chagrins ont appelé une vallée de larmes, on ne pleure pas toujours : les plus sages comme les plus pauvres s'arrêtent plus d'une fois sur les pentes fleuries qu'on descend deux à deux ; les plaisirs et les peines se succèdent comme les bons et les mauvais jours. Cesser d'être heureux, c'est souffrir, et c'est de nos joies envolées que naissent nos plus amères douleurs.

“ Certes, l'année de grâce 1865, qui nous envoie non pas ses derniers soleils, mais ses derniers brouillards, est une année discrète qui fera moins parler d'elle que bon nombre de ses sœurs privilégiées. Pendant les douze mois qu'elle a vécu, on ne s'est battu qu'au Mexique, on n'a traité qu'avec le prince de Monaco. Elle n'a fait briller au ciel ni une nouvelle étoile, ni une comète flamboyante ; elle n'était pas même

bissextile. Pourtant je sens que je la regretterai.

“ Je la regretterai, au lointain pays des songes, des ombres et des souvenirs, où elle va rejoindre ses aînées ; mon égoïsme m'y convie et mon intérêt m'y pousse. C'est chose triste d'assister à la fuite des jours plus légers que la paille que le vent soulève, plus rapides que le vol des oiseaux poursuivis, et d'arborer peu à peu les blanches couleurs de l'innocence qui ne sait rien encore, et de la vieillesse qui ne peut déjà plus. A mesure que j'avance en âge, je sens grandir en moi le désir de rattraper non pas le temps perdu, mais le temps écoulé. Saisissez-vous bien la nuance ?

“ L'année qui va finir fut féconde pour la mort. Rois et frères de rois, princes de l'Eglise et princes de ce monde, ministres et généraux, comédiens et magistrats, interrompus dans leurs rôles inachevés, ont disparu de la scène, laissant à d'autres l'épée, la pourpre, l'hermine et la couronne. Leur deuil s'achève, l'oublie les gagne, et, de temps en temps la générosité de la foule fait sortir des carrières un bloc de marbre blanc pour la statue d'un grand homme.

“ Mais que de compensations à d'inutiles regrets ?

Faut-il, Seigneur, faut-il vous rappeler le cours.
Des miracles fameux accompli en nos jours ?

“ Signalerais-je aux amateurs de la ligne droite les nouveaux boulevards bordés de maisons neuves, vierges de locataires ? Dois-je décrire les progrès de l'Opéra, fier des seize colonnes qui décorent sa façade, et la transfiguration du champ de Mars, consacré aux expositions universelles au lieu de

l'être à des revues partielles ?
Dirai-je la réduction de l'armée,
la conversion des receveurs généraux,
et le char doré des finances
moins lestement mené par des
mains plus prudentes ? Faut-il
plaindre ou envier le sort des neuf
pièces de gibier qu'une gracieuse
souveraine, déposant un sceptre
unique pour un fusil double vient
d'abattre dans les tirés de Royal-
lieu ?

Je m'arrêteraï ici même, si l'idée
ne m'était venue de donner à
mon édifice un couronnement poé-
tique. De mauvais vers ne sauraient
gâter une mauvaise prose. C'est
pourquoi je ne puis résister au
plaisir de saluer, dans le langage
des dieux, l'année qui vient et
l'année qui s'en va.

Vis donc tes dernières journées,
Et dans l'ombre qui s'agrandit,
Va rejoindre tes sœurs aînées,
Qui sont six milles, à ce qu'on dit.

Que je regrette, entre autres choses,
Les doux mensonges que j'aimais,
Ton riant printemps, et tes roses
Qui ne refleuriront jamais ;

Ta gaieté, même ta tristesse,
Ton ciel d'azur, voilé parfois,
Et les lambeaux de ma jeunesse,
Qui pendent à tes douze mois !

Beaucoup parler, savoir se taire,
C'est là le secret des longs jours :
La carpe devient centenaire
Et le perroquet vit toujours.

Mais l'homme, ce roseau qui plie,
Meurt jeune, passe et disparaît,
Et partage sa courte vie
Entre l'espoir et le regret.

La jeunesse a des grâces telles
Qu'on vieillissant même on la suit
Et que l'on se raccroche aux ailes
De la Déesse qui s'enfuit.

Elle se sauve, l'infidèle,
De ses adorateurs tremblants,
Mais elle laisse derrière elle
Le souvenir de ses vingt ans.

Ce qui m'engage à me soumettre,
C'est que quelqu'un m'a dit un soir
Que j'étais bien loin de paraître
L'âge qu'il me déplait d'avoir.

Le fourreau s'use et non la lame ;
Les excès me sont défendus.
J'ai trente ans, savez-vous, madame,
Avec quelques lunes de plus.

Maintenant, hélas, chaque année
Qui disparaît en m'allégeant,
À ma tête découronnée
Enlève l'or et rend l'argent.

Je supporte ce qui m'ennuie ;
Aussi je demande au Dieu bon
Pour m'aider à passer la vie
La sagesse de Salomon.

Salut à ta nouvelle aurore,
Nouvel an qui vas te lever !
Que ton premier soleil colore
La neige blanche de l'hiver !

Le sourire à tes lèvres joue,
Et, pour parfumer ton chemin,
Ta main gracieuse secoue
Les lilas du printemps prochain.

As-tu d'autres fleurs pour la terre
D'autres songes pour nous bercer ?
Et quelle est la noble chimère
Que tu voudras réaliser ?

Nous gardes-tu quelque surprise ?
Ouvriras-tu le grand trésor ?
Tiens-tu la liberté promise
Dans les plis de ta robe d'or ?

Ton sein est-il fécond ou vide ?
Es-tu l'astre des temps nouveaux,
Et la messagère qui guide
Les rois pasteurs et leurs troupeaux ?

Fais-nous des mois couleur de rose,
Des jours si remplis et si beaux,
Qu'on ne pense à rien autre chose
Qu'aux vieilles chansons des oiseaux.

Etends l'ombre où passent les ailes.
Douce à ceux pour qui vivre est doux,
Ouvre moins de tombes nouvelles
Dans la terre où nous irons tous.

ARTHUR DE BOISSIEU.

(Gazette de France.)

UNE NUIT DANS UN WORKHOUSE*.

I

Le lundi 8 janvier de la présente année 1866, vers neuf heures du soir, une voiture confortable, mais sans prétention, venant de Kennington-Road, aurait pu être aperçue tournant avec précaution le coin de Princes-Road-Lambeth. Les stores étaient soigneusement baissés, et le cocher avait un air de gravité tout particulier. Arrivé devant une taverne un peu en retraite de l'alignement, il arrêta mais en calculant la distance de manière à ne pas se trouver assez près pour que la lumière du gaz tombât sur la portière de la voiture, ni assez loin pour empêcher les passants de supposer qu'il faisait halte dans le simple but de charmer la monotonie du trajet en s'administrant un verre de bière

avant d'aller reprendre les enfants de son maître à une soirée. Il ne quitta pas son siège, et personne ne sembla descendre de la voiture ; mais un observateur curieux aurait pu le voir jeter un regard furtif du côté de la portière opposée à celle du trottoir, c'est-à-dire du côté qui s'ouvrait dans l'ombre sur la chaussée boueuse. Par cette portière, en effet, descendait un personnage à la mine suspecte, vêtu d'un vieil habit, couleur de tabac jadis, mais dont un usage abusif avait changé la nuance primitive en un rouge de brique mal cuite. Ce n'était pas positivement un habit déguenillé que cet habit, bien qu'il eût perdu ses parements et qu'il résultât de cette amputation que les poignets de son propriétaire dépassaient l'extrémité des manches de deux bons pouces de plus que ne l'eût voulu la mode ; mais, à la fois et trop court et trop étroit, il ne parvenait à se croiser sur la poitrine qu'au moyen d'un bout de ficelle. Au-dessus de son collet grasseyeux s'épanouissait en guise de cravate un mouchoir de cotonnade à ramage, noué autour du cou en nœud coulant. La coiffure de l'inconnu, répondant à cette livrée de la misère, se composait d'un chapeau bossué, aux bords ramollis et déprimés : entre sa cravate et son chapeau, on distinguait une partie de son visage, non rasé et d'une propreté douteuse. Les mains plongées dans les poches de son pantalon, il hâta le pas autant que le lui permet-

* Nos lecteurs savent que les *workhouses* d'Angleterre sont des maisons de refuge où les indigents, valides ou infirmes, vieillards ou enfants, idiots, sourds-muets, aveugles des deux sexes sont recueillis et reçoivent, sous le même toit, le pain de l'aumône au prix d'une certaine somme de travail. Malgré l'utilité de ces établissements, au point de vue sociale et charitable, la population indigente a horreur du *workhouse* : elle le considère comme une espèce de *carcere duro*, et ne s'y rend en général qu'à la dernière extrémité ou contraints par certaines mesures de police.—D'après une loi qui date de 1864 seulement, outre les pensionnaires internés qu'ils entretiennent, les *workhouses* fournissent, un grabat et un morceau de pain pendant la nuit aux malheureux sans abri qui y viennent de leur propre mouvement ou que la police y amène. Ces hôtes éventuels sont appelés *casuals* dans le langage administratif. D'après une statistique récente, le nombre moyen des indigents de passage ainsi hébergés au seule *workhouse* de Lambeth, celui dont il est question dans cet article, n'était pas moindre de 540 par semaine. Il en était venu 1,526 en 17 jours dans le courant du mois dernier!

taient des bottes éculées qui n'avaient plus depuis longtemps la notion du cirage. Le cocher, après avoir attendu un instant, tourna bride et partit au petit trot de ses chevaux.

Le mystérieux personnage, c'était celui-là même dont on lit en ce moment la prose. Il se rendait au workhouse de Lambeth pour y apprendre, par une expérience personnelle, comment les vagabonds sans asile y sont logés et nourris; ce que c'est que le *casual* ou "indigent de passage," ce que c'est que le portier qui l'admet; ce que c'est que le maître dont il devient le sujet nocturne; ce que c'est enfin qu'une nuit passée au milieu des misérables parias que tout le monde a vus encombrant l'entrée des établissements de cette espèce par les nuits pluvieuses et froides. On a beaucoup disserté jusqu'à présent et en faveur des indigents et en faveur de l'administration; mais il n'est personne encore qui, sans autre motif que d'apprendre la vérité et de la faire connaître, ait tenté l'aventure d'une nuit passée dans un workhouse au même titre que le premier venu des misérables sans feu ni lieu que le hasard y envoie.

La journée avait été froide, la nuit était glaciale. Je m'attendais, en conséquence, à me voir tout d'abord au milieu d'une douzaine de pauvres diables en haillons, attendant sur le trottoir qu'on voulût bien les admettre; mais le seul compagnon avec lequel je me rencontrai à la porte était une femme décemment vêtue, qu'on refusait d'admettre (je le sus plus tard) jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'état d'ivresse où elle se trouvait encore en ce moment. Je levai le lourd marteau et frappai. La porte s'ouvrit immédiatement; j'entrai. A l'intérieur, non loin

de la porte se tenait un employé, confortablement assis à un bureau, un registre ouvert devant lui. La salle, spacieuse, présentait autant de confort et de propreté que pouvaient lui en donner de larges paillassons et une abondante lumière de gaz.

"Que voulez-vous? me demanda l'homme qui m'avait ouvert.

— Passer la nuit.

— Avancez vers le bureau."

J'obéis.

"Vous êtes en retard, dit l'employé.

— Je suis en retard, monsieur?

— Oui. Si vous restez, vous aurez à prendre un bain; il vous faudra coucher dans le hangar.

— Très-bien, monsieur.

— Vous vous appelez?

— Joshua Mason.

— Votre profession?

— Graveur. (J'inventai ce petit conte pour expliquer mes mains, qui n'étaient pas précisément d'accord avec mon costume.)

— Où avez-vous passé la nuit dernière?

— A Hammersmith.

— Combien de fois êtes-vous déjà venu ici?

— Je n'y suis jamais venu, monsieur.

— Où avez-vous l'intention d'aller quand vous sortirez d'ici demain matin?

— Je retournerai à Hammersmith, monsieur."

Ces humbles réponses dûment inscrites sur le registre, l'employé appela le concierge:

"Conduisez cet homme, dit-il, et prenez son pain en même temps, cela sera plus commode."

Auprès de l'employé était un panier contenant des morceaux de pain d'égale dimension. Prenant un de ces morceaux et décrochant à la muraille un trousseau de cefs, le concierge me conduisit par plu-

sieurs corridors si propres, que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Nous traversâmes ensuite une cour sombre, au bout de laquelle mon guide s'arrêta à une porte, en criant :

— Hé ! Daddy, en voici encore un que je vous amène ! ”

Daddy nous ouvrit aussitôt et un rayon de lumière éclaira l'endroit où nous étions.

— Entrez, me dit Daddy d'une façon tout hospitalière ; il y en a pourtant déjà bien assez ce soir. Pourquoi êtes-vous venu si tard ?

— Je n'ai pas pu venir plus tôt.

— Ah ! c'est dommage ; cela vous a fait manquer la marmite. C'est le premier soir de gruau*, vous savez, d'après le nouveau règlement.

— Jamais de chance ! murmurai-je d'un air triste.

Le concierge s'en retourna, et je suivis Daddy dans une autre pièce, où se trouvaient trois grandes baignoires, contenant chacune un liquide qui avait une si horrible ressemblance avec du bouillon de mouton que toutes mes appréhensions me revinrent en foule.

— Approchez par ici, reprit l'obligeant Daddy ; il y a une place sèche de ce côté. Otez vos vêtements et liez-les dans votre mouchoir ; on vous les rendra demain matin.”

J'ôtai mon habit et mon gilet — j'allais en faire un paquet, quand Daddy s'écria :

— Mais continuez donc ; je vous ai dit d'ôter tout.

— Comment repliquai-je ; pas ma chemise, je suppose ?

— Votre chemise comme le reste, répondit Daddy ; mais ne vous inquiétez pas, je vous en prêterai une. Faites bien attention, vous

* Bouillie très-claire de farine d'avoine, que l'administration fournit maintenant aux indigents outre le morceau de pain dont il vient d'être parlé.

savez : tout ce que vous garderez avec vous, vous sera chipé, je vous en averti. Gardez vos chaussures cependant, si vous voulez ; cela peut vous être commode si vous aviez besoin de vous lever pendant la nuit ; seulement ne vous en prenez pas à moi si elles sont perdues.”

Avec un courage qui, je l'espère, me sera compté quelque jour, je fis un paquet de mes hardes (chaussures et tout) ; puis, au moment où Daddy venait de me tourner le dos, je fermai les yeux et me plongeai en désespoir de cause dans l'affreux bouillon.

Je le déclare du fond du cœur, je regrettai bien ma précipitation, car, au bruit de mon immersion, Daddy, s'étant retourné, s'écria :

— Eh ! bon Dieu ! vous n'avez, en vérité, pas besoin de cette lessive ; vous êtes propre comme un sou neuf, vous, et vous m'avez l'air d'un brave garçon. C'est bon pour ces sales mendiants de se laver ; ils en ont, ma foi, besoin. Ne prenez pas cette serviette, en voici une propre. Là, fort bien ! Et maintenant voici votre chemise (et il me tendit une chemise rayée de bleu qu'il venait de prendre sur une pile), et puis votre numéro. C'est le numéro 34. Un billet pareil est attaché à votre paquet ; faites attention de ne point le perdre. Il vous le grinceront s'ils en trouvent l'occasion ; mettez-le sous votre tête. Tenez, votre couverture ; emportez-la avec vous.

— Pardon, monsieur, dis-je, où vais-je me coucher ?

— Je vais vous le montrer.”

C'est ce qu'il fit en effet. Sans autre vêtement que la chemise rayée dont je viens de parler et ma couverture sur les épaules, je l'accompagnai jusqu'à une porte qu'il ouvrit, tandis que j'attendais pieds nus sur le seuil en plein courant d'air glacé.

“ Tout droit, ” me dit-il.

Le chemin à faire n'était assurément pas long, mais j'aurais donné beaucoup pour pouvoir battre en retraite. C'était une espèce de couloir dallé et à ciel ouvert, — pour parquet, de la pierre, pour plafond, le firmament ; — or, je ne saurais trop le répéter, la bise soufflait avec violence.

“ Tout droit, me répéta Daddy, là-bas où vous voyez de la lumière. Entrez et tournez à gauche ; vous trouverez les matelas en tas. Prenez-en un et arrangez-vous de votre mieux. ”

Je suivis le corridor toujours pieds nus ; il me semblait qu'à chaque pas je laissais quelque chose de ma peau à la dalle, comme si, au lieu d'être glacée, elle eût été de fer rouge (on se rappelle que je sortais du bain). J'atteignis enfin la porte, à travers les fentes de laquelle brillait de la lumière, et j'entrai.

Aucune langue ne saurait donner l'idée du spectacle qui m'attendait. Qu'on s'imagine un espace d'environ trente pieds carrés fermé de trois côtés par un mur blanchi à la chaux, ayant pour plafond la tuile nue, toute imprégnée des vapeurs épaisses qui montaient du sol ! Quant au quatrième côté, il était planchéié sur un tiers environ de sa longueur, le surplus étant simplement fermé par une toile mal tendue dans laquelle se trouvait une ouverture qui, large de deux pieds par le haut, en avait bien quatre par le bas. Cet abri par trop ventilé était dallé, et chaque dalle s'était si bien incrustée de malpropreté que tout d'abord je crus le plancher fait de simple terre battue. D'un bout à l'autre de ce dortoir se montraient trois rangs de manivelles de fer (j'appris plus tard leur usage), dont les manches, le-

vés à différents degrés de hauteur, avaient l'air d'autant de bras roidis d'hommes tombés sur un champ de bataille. Mes compagnons de chambrée étaient étendus au milieu des manivelles sur des espèces de sacs étroits bourrés de foin et disposés sur deux files. Ils me parurent être une trentaine, hommes et enfants. Six pouces de foin seulement séparaient ces malheureux du dallage de pierre de la chambre. Ces lits tout primitifs étaient placés côte à côte, chaque occupant étant pourvu d'une couverture comme celle que j'avais jetée sur mes épaules. Dans plus d'un cas, deux dormeurs avaient réuni pailleasse et couvertures en un seul lit et étaient couchés ensemble ; je vis même un lit (j'en parlerai tout à l'heure) qui contenait ainsi trois personnes.

Beaucoup de mes camarades de chambrée étaient éveillés ; les autres dormaient ou faisaient semblant de dormir, et, si repoussant que fût l'aspect des gens éveillés, il était tout gracieux comparé à celui qu'offraient les dormeurs. L'habitude de ces garnis publics semble avoir une manière à lui de se coucher : il se roule dans sa couverture de la tête aux pieds, de façon à être enveloppé complètement. Ainsi étendu immobile sur sa pailleasse, il a l'air d'un cadavre qu'on a recouvert pour dérober à la vue son aspect hideux. Les uns étaient tout à fait allongés, les autres avaient le nez dans les genoux ; d'autres avaient un bras ou une jambe repliée et faisant angle sous la couverture. On aurait dit le théâtre d'un accident de chemin de fer alors que morts et blessés attendent la visite du coroner.

Au point de vue moral cependant les éveillés étaient encore plus horribles. Sales et ignobles, s

étaient accroupis sur leurs grabats, fumants des pipes infectes, chantants des refrains horribles, et échangeant des plaisanteries d'une révoltante obscénité. Il y en avait huit ou dix qui s'amusaient de la sorte. La plupart n'avaient utilisé leurs couvertures que des talons à la ceinture, le haut du corps n'étant garanti du froid que par la chemise rayée de l'établissement ; mais j'en remarquai deux ou trois qui ne possédaient même pas ce vêtement indispensable. Entièrement nus jusqu'aux hanches, leurs bustes se montraient dans toute leur laideur à la lumière tremblotante de l'unique bec de gaz placé au haut de la muraille du fond.

Mon entrée excita peu l'attention. Au pied d'un poteau situé au centre de la pièce était un seau au trois quarts plein d'eau et, à côté de ce seau, un petit pot d'étain.

"Dites donc, vieux camarade, me cria un des drôles demi-nus, passez-moi donc la cruche ; j'ai le gosier qui me brûle."

Quel vieux camarade, je le demande, eût résisté à pareille supplique ? J'emplis le pot et le lui donnai ; il se montra reconnaissant de l'attention.

"A votre place, me dit-il, j'irais m'étendre là-bas ;" et il me montrait la muraille de gauche. "C'est plus abrité du vent que de ce côté-ci."

L'avis était bon ; j'en profitai. Transi de froid, je me dirigeai, les pieds sur la pierre, vers le coin où les paillasses étaient entassés, et j'en trainai une à l'endroit que venait de m'indiquer l'homme aux épaules nues. Toutefois, j'étais aussi embarrassé d'organiser ma couche que je l'eusse été de faire une tarte aux pommes. Une petite découverte ne laissa pas d'ajouter un peu à mon embarras :

au milieu de la paillasse que j'avais prise se trouvait une tache de sang plus large que la main. Je ne savais comment faire. Me coucher sur une aussi horrible chose me semblait impossible ; reporter la paillasse et la changer contre une autre aurait pu trahir des goûts difficiles en désaccord avec les sentiments de mes compagnons de chambrée, et leur faire soupçonner peut-être que je n'étais pas ce que je voulais paraître. Juste en ce moment critique, apparut à propos l'excellent Daddy.

"Comment ! encore debout ! s'écria-t-il. Voyons, je vais vous montrer à vous y prendre. Tiens ! quelqu'un a saigné là-dessus. N'y faites pas attention ; retournez-moi cela. La ! très-bien ! A présent couchez-vous et enveloppez-vous dans votre couverture."

Pas moyen de faire autrement ; il était trop tard pour rétrograder. Je me couchai et me couvris de mon mieux. J'ai oublié de dire que j'avais apporté avec moi un mouchoir de coton ; je le nouai autour de ma tête en guise de bonnet de nuit, mais je n'osai jamais faire monter ma couverture jusqu'à mon visage. Je n'avais pas encore pu prendre mon parti d'aucune façon, quand je vis soudain Daddy faire une nouvelle apparition à mon bénéfice et me signaler une stupide bévue que j'avais commise.

"Vous êtes encore un fameux gaillard, vous ! me dit-il. Vous avez oublié votre pain ! prenez-moi donc cela ! Et puis, tenez, je vous ai apporté une seconde couverture ; il fait un froid de loup ce soir."

Ce disant, il étendit la couverture sur mes jambes et se retira.

J'étais très-reconnaissant du supplément de chaleur, mais le pain m'inquiétait fort. Le man-

ger m'eût été impossible, et je ne savais en vérité qu'en faire. Je rompis le morceau en deux toute-fois, et pour ceux de la compagnie qui, par hasard, auraient pu me regarder, j'en mordis en désespéré une bouchée grosse comme une fève que je mâchai violemment. Par bonheur cependant, un moyen se présenta de lui-même presque aussitôt, qui devait me tirer à moitié d'affaire. Juste derrière moi, et si près en vérité que leurs pieds arrivaient à dix-huit pouces de ma tête, trois jeunes garçons étaient couchés ensemble.

— Dis donc, Punch, demanda l'un, as-tu entendu ?

— Entendu quoi ? répondit Punch à moitié endormi et d'un ton aigre.

— Eh bien ! un imbécile qui oublie sa tartine ! Le diable m'emporte si c'est moi qu'on prendrait à oublier la mienne !

— Si vous avez faim, l'ami, lui dis-je en me hissant sur mes coudes, nous pouvons partager.

— Flanquez cela par ici, et merci ! ” répondit mon jeune compagnon, se redressant d'un bond et frappant l'une contre l'autre ses deux mains sales.

Je “flanquai cela par ici,” et, fourrant l'autre moitié sous mon lit, je me fis un oreiller de mes deux bras repliés sous ma tête.

II

Il était à peu près neuf heures et demi quand, après m'être arrangé aussi confortablement que les circonstances pouvaient le permettre, je fermai les yeux avec l'espoir que je finirais peut-être par m'endormir et par échapper de la sorte aux horreurs qui m'entouraient. “Demain matin à sept heures m'avait annoncé Daddy, la

cloche sonnera ; alors vous rendrez votre numéro et vous reprendrez votre paquet.” Jusqu'à ce moment fortuné il y avait encore neuf longues heures à passer.

J'acquis bien vite la conviction que, pour l'instant du moins, dormir était chose impossible. Le jeune drôle que mon pain avait restauré déclara, avec les plus horribles jurons, que maintenant il lui fallait fumer, et l'action suivit immédiatement la menace. Là-dessus, ses deux camarades de lit se mirent sur leur séant et allumèrent aussi leurs pipes. S'ils n'avaient fait que fumer encore ! S'il ne leur avait pas pris la malheureuse fantaisie de viser avec leurs crachats le manche d'une manivelle placé à quelques pouces seulement de ma tête, que de misères ils m'auraient épargnées ! Ce n'est pas tout ; à cette pratique américaine ils joignirent une coutume orientale : tout en fumant, ils se racontèrent de petites anecdotes autobiographiques, anecdotes tellement abominables que trois ou quatre honnêtes pauvres diables, couchés à l'autre bout de la pièce, les menacèrent, s'ils ne mettaient un frein à leurs scandaleux discours, de venir les faire taire de vive force. Aussitôt les voix de tous les vauriens de la chambrée s'élevèrent contre les interrupteurs ; les malheureux furent hués à l'envi, couverts d'insultes et menacés par des gamins dont ils eussent été les grands-pères. Pendant plusieurs minutes, ce fut une tempête de jurons, de blasphèmes, de provocations, un déluge de mots orduriers qui me firent songer malgré moi au sort de Sodome, pensée qui me revint plus d'une fois d'ailleurs durant cette triste nuit. Peu à peu cependant, le vacarme s'apaisa et le calme se fit, sans que les fonctionnaires de l'établisse-

mient eussent daigné intervenir un seul instant pour rétablir l'ordre.

Bientôt après, le parti nombreux des vauriens fit une nouvelle recrue dans la personne d'un grand garçon fluet d'une quinzaine d'années qui, en entrant, retrouva tout d'abord de nombreuses connaissances et fut accueilli chaudement par celles-ci sous le nom de Kay. Le nouveau venu avait un ensemble vraiment remarquable, et sa physionomie me plut beaucoup; ses cheveux, coupés courts cependant, paraissaient doux et soyeux. Il avait de grands yeux bleus bien séparés, et une bouche qui eût été irréprochable si elle n'eût été un peu grande; sa voix était douce et caressante comme celle d'une jeune fille. Léger aussi comme une jeune fille, il sautilla de dalle en dalle jusqu'à l'endroit où étaient amoncelées les paillasses, serrant avec soin sa casquette sous son bras.

— "Qu'est-ce que tu apportes, Kay? Te voilà donc encore dehors, ma vieille? Qu'as-tu donc dans ta casquette?" crièrent simultanément les amis du jeune blondin. A quoi la douce voix répondit: "Qui veut me faire une place dans son lit? Dieu me damne! il fait un froid à geler la moelle des os. Qui veut me faire une place pour la moitié de mon morceau de pain?"

Je me demandais comment les choses allaient se passer. Le jeune affamé qui avait profité de ma tartine avec tant d'empressement prit au mot la proposition de Kay et, après un petit remaniement de leur couche de paille, quatre mauvais drôles au lieu de trois reposèrent à quelques pouces de moi.

— "Tu as manqué la marmite, Kay. On a maintenant un bouillon le soir et le matin.

— Ne me conte pas de couleurs, répondit Kay d'un air incrédule.

— Le diable me brûle si ce n'est pas vrai. Du bouillon d'avoine. N'est-ce pas, Punch?

— Ma parole, dit Punch, et des cuillers pour le manger, ce qui est plus fort. On avait des cuillers dans toutes les maisons à un moment. A Poplar on en avait aussi; mais, crac! un beau jour tout a été effarouché (*effarouché* était évidemment un euphémisme pour *volé*).

— Ah! ma foi, reprit Kay, je m'en passerai bien de votre bouillon, du moins pour ce soir. J'ai eu mieux que cela, moi! j'ai eu du rhum; deux verres et un morceau de poudding, du vrai poudding de Noël. Vous ne savez pas qui me l'a donné, allez! Ce matin en sortant je me dis: Tiens! si j'allais voir mon ancien camarade de chambre! et me voilà parti. C'est lui qui a été étonné!—Arrive qu'il me dit, je t'ai gardé du poudding de Noël.—Où est-il? que je réponde.—Dans cette boîte, sous mon lit, qu'il me dit; et le voilà qui amène la chose. C'est ça un régal! Un peu après il exhibe une demi-once de tabac. Ce n'était pas encore tout. Quand je suis pour m'en aller, il me dit: Et déjeuner? Comment est-ce que tu déjeuneras?—Bast! que je lui dis nous verrons bien.—Prends un peu de mon pain et de mon beurre, qu'il me dit; et voilà qu'il me coupe quatre tartines beurrées épaisses comme ça. J'en ai mangé deux en venant.

— Qu'est-ce que tu as dans ta casquette, Kay? répéta l'affamé qui avait dévoré la moitié de mon pain.

— Eh bien, les deux autres tartines, répondit Kay, ajoutant généreusement: Tenez, partagez-vous cela et que quelqu'un nous donne une pincée de tabac."

Kay se montra bon enfant, ce

qu'on appelle ailleurs un aimable garçon, une agréable connaissance. Il raconta des histoires de vols et de voleurs ; il parla d'une certaine coupe ou tasse d'argent qu'il avait reluquée, et dit qu'avant la fin de la semaine il saurait bien l'escamoter, tant pis s'il en attrapait pour ses sept ans. La coupe valait dix livres sterling au bas mot, et il savait un endroit où la fondre dix minutes après qu'elle aurait disparu. Il faisait cette déclaration tout haut sans la moindre sourdine à sa douce voix, et les autres l'accueillaient comme une chose toute simple et parfaitement sérieuse. Un autre gentleman ne se gêna pas davantage pour annoncer, aux applaudissements de la majorité, qu'il venait de voler une serviette dans la salle de bain : "Bonne affaire, disait-il ; elle est encore comme neuve, elle n'a pas été plus d'une fois à la lessive."

"Conte-nous donc une gaudriole, Kay," dit quelqu'un ; et Kay ne se fit pas prier. Il raconta des gaudrioles d'un caractère si accentué, que les honnêtes individus du bout de la salle (et dont quelques-uns avaient leurs jeunes enfants couchés avec eux) durent en l'entendant se sentir la sueur au front. A la fin, lorsque maître Kay se mit à entonner une chanson monstrueuse, avec un horrible refrain répété en chœur, un de ces dignes pères de famille se leva sur son lit et déclara qu'il allait écraser la tête du jeune drôle, s'il ne se taisait. Mais Kay continua sans broncher jusqu'à ce que ses admirateurs eussent assez du plaisir qu'il leur procurait.

"Maintenant dit l'infatigable petit vaurien, si nous jouions à ne pas jurer."

Le piquant de ce jeu me sembla reposer sur l'impossibilité où était chacun de ces jeunes gentlemen de

faire une demi-douzaine d'observations sans y intercaler un blaspème ou un mot obscène. Or, pour donner sans doute plus d'animation au jeu, c'était à qui d'entre eux se ferait prendre le plus souvent. L'amende pour chaque juron était un coup de poing n'importe où sur le corps, excepté sur quelques parties protégées par conventions spéciales. Le jeu eut un succès étourdissant. S'échauffant à l'action et indifférents aux coups, les joueurs luttaient entre eux d'audace, et au bout de quelques minutes la section des agités de l'hôpital des fous de Bedlam n'aurait pu donner un spectacle pareil à celui qui se passait sur les lits placés derrière moi. Une des règles du jeu était qu'on pouvait se servir impunément de tout mot se trouvant dans la Bible, et le joueur qui en aurait boxé un autre pour s'être servi d'un pareil mot était exposé à voir doubler pour lui-même la peine du talion. Ceci naturellement donnait lieu à beaucoup de débats, et il arrivait qu'en invoquant l'autorité de la Bible, le joueur apportait à son argumentation une chaleur, qui l'entraînant dans un torrent de "jurons véritables" faisait tomber les coups drus comme grêle sur ses épaules et ses côtes nues.

Avec ces aimables exercices et d'autres encore, les heures s'écoulèrent et, à ma grande joie, j'entendis les douze coups de minuit sonner à l'horloge de la paroisse. Peu à peu le bruit diminua et il sembla qu'enfin tout le monde allait dormir. J'ai oublié de mentionner que pendant que les anecdotes et les chansons allaient leur train, quelques individus étaient entrés, mais ce n'étaient pas des habitués, et, entièrement roulés dans leurs couvertures, ils s'étaient couchés sans adresser la parole à personne.

Quelques minutes de patience encore et tout se tut ; le silence n'était troublé que par le battement de la toile sous l'effort de la bise, par les ronflements des dormeurs et aussi par l'horrible et indescriptible grattement de mains impatientes, luttant contre d'obstinées démangeaisons. Il y avait encore un autre bruit de très-fréquente occurrence, c'était le frôlement et les chocs du pot d'étain contre les parois du seau d'eau. Je ne saurais dire, faute d'expérience suffisante, s'il est dans la nature du pain ou du gruau du *workhouse* de provoquer la soif, mais ce que je puis affirmer c'est qu'il ne s'écoulait pas cinq minutes sans qu'on entendit de la paille remuer, des pieds trotter sur le carreau, un pot plongé dans l'eau et sans qu'on vit debout auprès du seau et les pieds sur la dalle, la silhouette d'un homme (complètement nu parfois) avalant des rasades d'eau glacée.—Et ici je ferai remarquer qu'il m'est impossible de fournir aucune explication à ce mystère de la chemise. Tout ce que je puis dire, c'est que quelques-uns de mes camarades étaient pourvus d'une chemise et que ce luxe était refusé à d'autres. J'ajouterai cependant qu'aucun des jeunes garçons n'en avait.

Il était près d'une heure. Tout était calme et depuis minuit il ne nous était survenu personne. Tout à coup un grand bruit de coups de talons ferrés contre la porte de la rue se fait entendre. Un instant après des pas lourds traversent la cour, puis on frappe à la porte de Daddy, laquelle, on s'en souvient, n'était séparée de notre dortoir que par un passage pavé.

“ Qui est là ? ” cria Daddy.

—Voilà encore du monde pour vous, répondit le concubine, dont je reconnus immédiatement la voix. Ils sont dix !

—Ils se coucheront comme ils pourront, alors ! grommela Daddy, en ouvrant sa porte ; je ne crois pas qu'il y ait encore quatre lits vacants ; il faut qu'ils couchent deux par deux ou quelque chose comme cela.”

Terrible nouvelle pour moi ! C'était bien assez, en bonne conscience, d'avoir à achever la nuit comme je l'avais commencée ; mais la perspective de partager ma paillasse avec quelque sale coquin de l'espèce de Kay, me faisait dresser les cheveux sur la tête. Peut-être après tout ces gens n'étaient-ils pas de sales coquins, mais de paisibles et honnêtes pauvres diables, comme ceux du bout de la salle.

Hélas, mes espérances devaient s'évanouir bien vite ! Au bout de cinq minutes entrèrent, par la déchirure de la toile, une bande de grands vauriens, les uns avec des couvertures et pas de chemises, les autres avec des chemises et pas de couvertures, tous jurant comme des possédés, parce qu'étant venus après onze heures il n'y avait plus eu de pain pour eux. Quand ces mauvais drôles, une fois au milieu de la salle, découvrirent que pour eux dix il ne restait plus que trois paillasses, ils jetèrent les hauts cris.

“ Allons, Daddy, vieux radoteurs, où y a-t-il des lits pour nous ? ”

— Cherchez, répondit le pauvre Daddy ; il y en a qui en ont deux ou qui en ont pris pour se faire des oreillers. Cherchez, ça doit se trouver.”

Nos nouveaux camarades firent irruption parmi les dormeurs, marchant sur ceux-ci, envoyant ceux-là à tous les diables, tirant les couvertures de tous, et quand, par hasard, ils trouvaient un malheureux qui avait eu pouvoir s'attribuer deux matelas (deux sacs de

paille devrais-je dire) au lieu d'un, ils le jetaient de côté sans autre forme de procès, et prenait tranquillement possession du matelas supplémentaire. Il n'y avait pas à leur refuser ni à se plaindre : ils savaient évidemment qu'ils pouvaient en agir à leur guise et ils profitaient largement du privilège.

L'un deux s'approcha de moi : "Ce muffle-là, dit-il avec un juron, peut bien se passer de marmotte," et mettant la main sur mon mouchoir de tête, il s'en empara sans façon et continua sa course. Tout à côté se trouvait un lit occupé par une seule personne, un des nouveaux venus s'y glissa sans prononcer une syllabe d'excuse, repoussant son légitime possesseur contre le mur pour se faire de la place. Il s'assit ensuite sur son séant, exhalant sa fureur de n'avoir pas eu de morceau de pain, lui qui n'avait pas eu une pareille faim de sa vie.

L'occasion, pour moi était excellente ; passant la main sous ma paillasse, j'en retirai le morceau

durci que j'avais si judicieusement mis en réserve et le lui présentai respectueusement. Il se jeta dessus comme un ogre, en me remerciant du cadeau.

Au moment où les horloges des églises voisines sonnaient deux heures, tout était redevenu calme. Le silence régnait de nouveau, interrompu seulement par les buveurs du seau ou par ceux qui pour une cause quelconque se levaient pour aller dans la cour. Le jeune Kay, entre autres, prit ce chemin. Je mentionne ce petit malheureux en particulier, parcequ'il sortit sans le moindre chiffon sur le corps. Je le suivis des yeux par la fente de la toile et le vis traverser la cour, éclairée en plein par la lune. Quand il rentra grelottant, je l'entendis murmurer en aparté, alors qu'il se glissait entre Punch et un autre : "Oh ! la bonne chaleur ! Encore un peu, j'étais gelé sur place !"

A Continuer.

REVUE LITTÉRAIRE.

LA RÉFORME DU LUXE PAR LE THÉÂTRE.

LA FAMILLE BENOITON, COMÉDIE PAR M. VICTORIEN SARDOU.

(Voir page 78.)

IX

Voilà le mal réduit à ses traits essentiels. L'auteur de *la Famille Benoiton* a entrepris de le combattre, et, pour nous apprendre à le détester, il a jugé suffisant de nous le faire voir.

Pour y parvenir, il a suivi les er-

rements consacrés par l'école moderne.

Nos auteurs contemporains, pour représenter au vif un travers, un vice, un ridicule, ne se contentent plus, comme il arrivait jadis, d'un type unique, dans lequel ils incarnent ce ridicule ou ce vice arrivés à leur point de maturité et présertant dans

une seule personne tout ce qu'il y a d'essentiel à en connaître. M. Sardou a multiplié les types. Il ne s'est pas contenté de tirer à plusieurs exemplaires la bourgeoisie prodigue ou le négociant enrichi, comme l'avait fait autrefois Molière pour *les Femmes savantes* ou pour *les Précieuses ridicules* : il a voulu nous faire connaître toute la collection, ou, comme il dit lui-même, toute la famille des Benoîton.

Il a donc pris tous les âges, non pas depuis le berceau qui ne saurait parler, mais depuis le petit Fanfan Benoîton qui a toutes les peines du monde à s'asseoir sur le pouf qu'il attire à lui par ses franges, jusqu'au père et à la mère Benoîton. J'ai tort de nommer la mère, puisqu'elle ne paraît pas dans la pièce ; mais, comme les images de Brutus citées par Tacite, elle y occupe une grande place par son absence.

Je regrette, je l'avoue, que l'auteur ne nous ait pas fait faire connaissance avec le grand-père et la grand-mère Benoîton. Ne serait-ce point de sa part un nouveau trait de satire ? Qui sait s'il n'a point voulu faire entendre par là qu'au temps où se serait passée la jeunesse du grand-père et de la grand-mère Benoîton, les mœurs n'étaient pas assez poussées au luxe et à la dépense pour leur donner à l'un et à l'autre le ton et la physionomie du reste de la famille.

X

Dès que la vie a pour destinée le soin de gagner de l'argent, il est tout simple que l'éducation de l'enfance et de la jeunesse soit modifiée dans ce sens.

La pièce de M. Sardou abonde en plaisanteries du sel le plus fin et le plus délicat sur cette chimère d'une éducation pratique, substituée à la vieille éducation littéraire et

libérale dont la simple humanité et même les hommes de génie s'étaient contentés jusqu'à présent.

Il y a ici un rapprochement curieux à faire.

Cette conception de M. Sardou a évidemment été empruntée à un des personnages les plus originaux du romancier anglais Charles Dickens.

.....

XI

L'imitation de M. Sardou n'est-elle pas évidente, dans les passages suivants ?

“ Du reste, Monsieur, les enfants
“ sont bien ce qu'on les fait. . . .
“ celui-ci n'était pas encore sevré,
“ Monsieur, que je me disais déjà ;
“ Benoîton, prends bien garde à ses
“ joujoux. . . .

“ Pourquoi la France a-t-elle don-
“ né si longtemps dans le travers de
“ la gloire militaire ? C'est qu'on
“ nous élevait, Monsieur, moi le pre-
“ mier, à jouer avec de petits soldats
“ de plomb, et de petits tambours,
“ et de petits fusils. . . . Ce que
“ je lui ai mis tour à tour entre les
“ mains, c'est une petite balance,
“ pour lui apprendre à bien peser les
“ choses. . . . une petite lunette
“ d'approche, pour qu'il s'habitât à
“ les voir de plus loin ; une petite
“ boussole, pour ne jamais ignorer
“ d'où souffle le vent ! . . . et enfin
“ un petit coffre-fort. . . pour qu'il
“ apprenne l'ordre et l'économie qui
“ sont les bases essentielles de la
“ morale (1). ”

— “ Ah ! ” dit Formichel, l'ami de Benoîton, en parlant de son fils âgé de 23 ans, “ Prudent est un garçon qui fera son chemin ! C'est rangé, c'est solide, sérieux ; mais aussi quelle éducation ! . . . Comme je l'ai lancé tout de suite dans le courant du siècle !

“ Il n'avait pas sept ans que je lui

(1) Acte II, scène VII.

“ disais : Ce n'est pas tout ça, mon
 “ bonhomme, nous sommes sur terre
 “ pour faire fortune. . . . Retrouse
 “ moi ces manches-là, et ne barbo-
 “ tons pas dans le latin et le grec,
 “ qui ne se portent plus !

“ Du calcul ! du calcul à mort !
 “ Avec ça un peu de géographie
 “ commerciale, un peu d'éléments de
 “ chimie, de mécanique. . . . et
 “ même un peu d'histoire dans les
 “ moments perdus ! . . .

“ Eh bien ! je vous réponds qu'il
 “ a profité, le gaillard ! A huit ans,
 “ cela vous brassait déjà sa petite
 “ règle d'intérêts composés. . . Et
 “ on avait, Monsieur, son petit
 “ brouillard et son grand-livre pour
 “ inscrire le *doit* et *avoir* de son
 “ petit budget. Je ne me rappelle
 “ passans attendrissement le jour où,
 “ inquiet de l'emploi de ses épargnes
 “ et craignant quelque galanterie (il
 “ avait alors quinze ans), je mis la
 “ main sur certain portefeuille sus-
 “ pect où je trouvai. . . cher en-
 “ fant ! deux obligations du Nord !
 “ . . . achetées sur ses petites éco-
 “ nomies (1). ”

Le lecteur me demandera sans
 doute, comme le fait M. de Champ-
 rosé au second acte de la pièce, si
 Mlles. Benoïton sont élevées aussi
 d'après le système positif et prati-
 que. “ C'est la maman Benoïton qui
 “ a fait leur éducation. Quoi qu'il y
 “ ait, grâce à Dieu, des théories
 “ positives et pratiques pour tous les
 “ sexes (2), ” M. Benoïton le père
 s'est contenté, “ dès avant l'âge de
 “ quinze ans, de leur inculquer déjà
 “ une idée très-saine du mariage, ”
 et cela d'une façon bien simple ! . . .
 Il leur montrait dans la rue une dame
 bien mise, en calèche, avec des
 cachemires, et il leur disait : “ Chère

“ enfant, qu'est-ce que c'est que cette
 “ dame-là ?—Papa, c'est une dame
 “ qui a fait un beau mariage !—
 “ L'idée de bon mariage est devenue
 “ inséparable dans leur esprit de la
 “ dentelle, du velours et de la
 “ calèche (1). ”

XII

Il y a ici un rapprochement bien
 curieux à faire.

Molière lui aussi, dans une de ses
 grandes comédies, a voulu critiquer
 en passant l'éducation que son temps
 donnait à la jeunesse. Seulement, le
 point de vue où il se place est pré-
 cisément à l'opposé de l'auteur mo-
 derne. Tandis que M. Sardou
 gémit de ces nouveautés impru-
 dentes, introduites dans l'enseigne-
 ment au risque d'abaisser tout à la
 fois l'esprit et le caractère, Molière
 se plaint de la routine immobile qui
 ne sait plus distinguer l'obstination
 de la certitude et l'entêtement de la
 volonté. On jugera ainsi la diffé-
 rence des deux époques : l'une qui se
 précipite dans le progrès avec une
 imprudence capable de compromettre
 les méthodes les plus éprouvées,
 l'autre qui s'attarde dans le préjugé
 jusqu'à se refuser aux réformes les
 plus sages.

Voici comment M. Diafoirus le
 père raconte au second acte du
Malade imaginaire l'éducation et
 le développement de son fils Tho-
 mas Diafoirus, en présence d'Argan
 et d'Angélique. J'oserai inviter le
 lecteur à peser chaque expression et
 à réfléchir sur l'intervalle qui sé-
 pare le jeune bourgeois du dix-sep-
 tième siècle du gandin moderne, fils
 des Benoïton et des Formichel.

ARGAN.

“ Allons vite, ma chaise et des
 “ sièges à tout le monde. (*Des la-*

(1) Acte I, scène x.

(2) Acte II, scène viii.

(1) Acte II, scène viii.

“ *quais donnant des sièges.*) Met-
 “ tez vous là, ma fille. (A. M.
 “ *Diafoirus* :) Vous voyez, Mon-
 “ sieur, que tout le monde admire
 “ monsieur votre fils ; et je vous
 “ trouve bien heureux de vous voir
 “ un garçon comme ça. ”

MONSEUR DIAFOIRUS.

“ Monsieur, ce n'est pas parce que
 “ je suis son père ; mais je puis dire
 “ que j'ai sujet d'être content de lui,
 “ et que tous ceux qui le voient en
 “ parlent comme d'un garçon qui n'a
 “ pas de méchanceté. Il n'a jamais
 “ eu l'imagination bien vive, ni ce
 “ feu d'esprit qu'on remarque dans
 “ quelques-uns ; mais c'est par là
 “ que j'ai toujours bien auguré de sa
 “ judiciaire, qualité requise pour
 “ l'exercice de notre art. Lorsqu'il
 “ était petit, il n'a jamais été ce
 “ qu'on appelle mièvre et éveillé.
 “ On le voyait toujours doux, paisi-
 “ ble et taciturne, ne disant jamais
 “ mot, et ne jouant jamais à tous ces
 “ petits jeux que l'on nomme enfans.
 “ On eut toutes les peines du
 “ monde à lui apprendre à lire ; et
 “ il avait neuf ans qu'il ne connais-
 “ sait pas encore ses lettres. Bon !
 “ disais-je en moi-même, les arbres
 “ tardifs sont ceux qui portent les
 “ meilleurs fruits. On grave sur le
 “ marbre bien plus malaisément que
 “ sur le sable ; mais les choses y sont
 “ conservées bien plus longtemps ;
 “ et cette lenteur à comprendre,
 “ cette pesanteur d'imagination est
 “ la marque d'un bon jugement à
 “ venir. Lorsque je l'envoyai au
 “ collège, il trouva de la peine ; il
 “ se roidissait contre les difficultés, et
 “ ses régentes se louaient toujours à
 “ moi de son assiduité et de son
 “ travail. Enfin, à force de battre
 “ le fer, il en est venu glorieuse-
 “ ment à avoir ses licences ; et je
 “ puis dire, sans vanité, que depuis
 “ deux ans qu'il est sur les bancs, il

“ n'y a point de candidat qui ait fait
 “ plus de bruit que lui dans toutes les
 “ disputes de notre école. Il s'y est
 “ montré à outrance pour la propo-
 “ sition contraire. Il est ferme dans
 “ la dispute, fort comme un Turc
 “ sur ses principes, ne démord jamais
 “ de son opinion, et poursuit un rai-
 “ sonnement jusque dans les derniers
 “ recoins de la logique. Mais, sur
 “ toute chose, ce qui me plaît en lui,
 “ et en quoi il suit mon exemple,
 “ c'est qu'il s'attache aveuglément
 “ aux opinions de nos anciens, et que
 “ jamais il n'a voulu comprendre ni
 “ écouter les raisons et les expéri-
 “ ences des prétendues découvertes
 “ de notre siècle touchant la circu-
 “ lation du sang et autres opinions
 “ de même farine. ”

XIII

Nous venons de voir dans M. Sardou de quelle façon l'éducation de la jeunesse est de notre temps tronquée, abrégée, dénaturée, pour la mettre plus vite et plus sûrement en mesure de prendre sa place aux travaux forcés de la richesse. Ce n'est pas assez que le fils de l'homme opulent se trouve ainsi, du premier coup, relégué dans une position inférieure à celle du fils de l'artisan pour lequel son père a résolu de faire des sacrifices. Arrivés à l'âge d'homme, et une fois qu'ils ont été saisis par la fièvre de l'ambition et condamnés à la dure nécessité du luxe, ils n'ont plus le temps d'être ni fils, ni pères, ni époux. Il font partie d'une espèce de mécanisme. Ils deviennent malgré eux des machines à production. De même que dans une manufacture tout travail s'arrêterait instantanément si l'arbre de couche venait à suspendre le mouvement qui l'emporte, de même toute leur fortune se trouverait ruinée et tout leur avoir demeure-

rait impuissant à lutter contre leur ardeur à le consommer, si un travail sans relâche n'en venait chaque jour alimenter la source et renouveler le gain.

Le lecteur qui étudie la pièce dans son cabinet, ne peut se représenter que difficilement et sur des indications vagues, le mouvement d'écureuil que se donne incessamment Didier, le mari de Marthe. Il ne tient pas en place. On l'aperçoit chargé de dossiers qu'il dépose sur toutes les tables et ne cesse point de remuer d'une main fiévreuse. Ce mouvement perpétuel auquel le jeu d'un excellent acteur prête une physionomie vraiment originale, divertit fort le public à la représentation. Et cependant, comme un romancier quelque peu moraliste aurait beau jeu ici pour l'emporter sur l'auteur dramatique !

Je comprends qu'à la scène il faut absolument traduire les faits de l'âme par un langage et des actions matérielles ; mais combien il serait plus intéressant encore de représenter directement, si cela était possible, ce qui se passe dans l'âme de ces forçats de la richesse ! Didier rentre à Saint-Cloud, dans sa famille, qu'il a quittée depuis les premières heures du matin : le premier cri de son cœur et le premier souci de son âme est de demander à son secrétaire les papiers qui sont dans le carton B-C, à gauche. . . Sa seconde préoccupation est de se faire apporter du madère dans le jardin ; enfin, une fois ces importantes affaires terminées, il s'avise de s'informer successivement de sa fille et de sa femme*.

Je comprends que beaucoup d'hommes redoutent de se trouver en face d'eux-mêmes, et que le loisir, la liberté d'esprit, finissent par devenir pour eux, s'ils en jouissaient jamais, un des moments les plus pé-

nibles de leur vie ; mais si tant de gens redoutent de se parler à eux-mêmes et se fatiguent de leur propre compagnie, si une interruption ou un ralentissement de leur activité n'aboutissent qu'à leur faire mieux sentir le néant de leurs ressources, Dieu ne leur a-t-il pas donné en revanche, pour peupler leur âme, les sentiments de la famille ? Qu'est-ce autre chose que l'amour à tous les degrés, sinon la possession, par le cœur, de ceux qu'on aime ? Il y a longtemps que l'auteur de *l'Imitation* l'a dit dans les plus beaux termes : "Celui qui ne se donne pas lui-même ne donne rien." N'y a-t-il pas hélas ! des maris modernes qui, dans le mariage, ont pris le parti de tout donner à leur femme, excepté leur cœur, peut-être bien parce qu'eux-mêmes n'en ont plus ?

Les termes du problème conjugal se trouvent alors changés, et il se fait dans les âmes un abîme dont aucun dédommagement ne saurait venir à bout de combler le profond. Le but de la vie, le bonheur qu'on en attend, se trouvent complètement déplacés et transportés du dedans au dehors. Lorsque le bonheur cesse d'être l'affection qu'on se porte les uns aux autres, lorsque l'imagination égarée et trompée par la sécheresse du cœur le compose de tant d'éléments étrangers au domaine du monde moral, le travail le plus obstiné, la chance la plus persévérante, les combinaisons les plus inouïes ne suffisent plus pour l'assurer.

"Êtes-vous heureux, mon ami ? demande Mme Clotilde d'Evry à Didier, dont elle a fait le mariage ; êtes-vous heureux ?

DIDIER.

"Mon Dieu, complètement ! Non ! pas encore !... mais attendez...

*Acte I, scènes v et vi.

CLOTILDE.

" Attendez quoi ?

DIDIER.

" Mais dame, oui, le bonheur est
 " une chose de convention, n'est-ce
 " pas ? C'est une idée que l'on
 " poursuit ?

CLOTILDE.

" Eh bien ?

DIDIER.

" Eh bien ! j'ai la femme, oui !...
 " J'ai l'enfant même, ma chère petite
 " Madeleine !... mais, cette enfant,
 " je n'ai pas sa dot !

CLOTILDE.

" Ah !

DIDIER.

" Et quand j'aurai sa dot, je
 " n'aurai pas encore l'hôtel que je
 " veux à Paris, ni la maison de cam-
 " pagne telle que je l'entends, ni les
 " chevaux ni les.....

CLOTILDE, *l'interrompant.*

" Bon ! mais enfin quand vous
 " aurez tout cela et les chevaux
 " avec ?

DIDIER.

" C'est alors.....

CLOTILDE.

" Alors, cher Cinéas, nous nous
 " reposerons !

.....
 "Mais alors vous et votre
 " femme aurez quinze ans de plus,
 " et vous serez tellement faits à
 " vivre, vous sans elle, elle sans vous,
 " que vous serez devenus aussi
 " étrangers l'un à l'autre que M. et
 " Mme. Benoîton, dont l'un se lève
 " à l'horizon conjugal, quand l'autre
 " se couche.

DIDIER, *vivement.*

" Enfin, disons tout, Clotilde...
 " Marthe se plaint de moi, n'est-ce
 " pas ?

CLOTILDE.

" Marthe ne dit rien !...C'est moi
 " qui me plains pour elle.

DIDIER.

" De quoi !... Car enfin, si je suis
 " trop à mes affaires...je ne suis pas
 " libertin, jaloux, avare ni brutal.

CLOTILDE.

" Oh ! vous ne la battez pas,
 " c'est clair !...Et pourtant un hom-
 " me d'esprit !...Alors, tout de bon,
 " quand vous avez donné à votre
 " femme un ameublement coquet, un
 " joli attelage, sa loge au théâtre
 " préféré, et que vous ne la chicanez
 " pas trop sur ses sorties fréquentes,
 " ses toilettes ou ses dîners, vous
 " vous écriez, avec la conscience
 " heureuse du devoir accompli : En
 " vérité, je suis un bien excellent
 " mari !

DIDIER.

" Mais, dame !...

CLOTILDE.

" Mais insensé que vous êtes,
 " mais votre femme, qui a l'âme
 " ardente et l'imagination vive,
 " tourne autour de ce bonheur capi-
 " tonné comme dans une cage où
 " elle étouffe : car elle est seule,
 " seule, entendez vous ?... et votre
 " cœur est à la Bourse !...Car vous
 " aviez à former cette jeune intelli-
 " gence et vous n'en avez rien
 " fait !... Car il fallait lui enseigner,
 " par exemple, la juste pratique de
 " ses devoirs qu'elle exagère, et vous
 " n'en avez rien fait ! Car en
 " échange de la jeune fille, vous nous
 " deviez la femme...et ce n'est
 " qu'une poupée !...Et vous ne voyez

“rien, vous ne comprenez rien!... Elle est capricieuse, amère, fantasque: des gaietés folles, des amertumes sans nom, un incurable ennui! Aujourd’hui l’adoration de sa fille poussée au délire, et demain!... “Dieu, quels cris!...cette enfant! vite, la bonne!...” Et vous chiffrez, vous, pendant ce temps-là! Puis les voyages, les chevaux, les courses, la chasse, les déguisements, la comédie et la toilette effréné!...Enfin tout ce qui brûle!... Mais vous chiffrez

“ toujours, vous: trois et deux font cinq, et trois font huit!... Ah! chiffreur enragé, additionnez donc plutôt vos maladresses!... Vous trouverez pour total qu’un mari qui n’est pas tout pour sa femme, n’est pas grand’chose pour elle, et que, qui n’est pas grand’chose pour elle, n’est rien.”

ANTONIN RONDELET.

(A continuer.)

—Le Contemporain.

• Acte II scène XII.

LE BARREAU DE PARIS.

Le barreau français avait été noblement inspiré le jour où il voulut glorifier dans un de ses membres les plus illustres la fidélité professionnelle et l’attachement aux idées libérales: porter la robe tout un demi-siècle et durant cette longue période défendre le faible, le misérable ou l’opprimé sous tous les gouvernements, en passant à côté de tous les régimes, c’est en effet donner un bel exemple. La cinquantaine de M. Beryer avait été chaleureusement acclamée par le barreau en France; le barreau anglais l’a saluée, il y a un an à peine, avec non moins d’élan et de sympathie. A cette occasion, il a été parlé du barreau comme il conviendrait qu’on en parlât dans l’Europe entière. Son action, ainsi mesurée au-dessus des frontières en quelque sorte, n’en a été que mieux appréciée, précisément parce qu’elle n’est point celle d’une institution locale. C’est ce que l’*attorney general*, au banquet de Londres, essayait de faire res-

sortir en rappelant le droit de la défense dans l’intérêt des individus comme dans celui des libertés publiques. “Ce droit, a-t-il dit, nos ancêtres en ce pays l’ont exercé dans les temps passés, nous serions prêts à l’exercer de nouveau, et nous nous réjouissons de le voir exercé comme il doit l’être dans tout autre pays; nous avons saisi cette occasion de montrer que nous avons le sentiment de la confraternité qui doit exister entre le barreau d’Angleterre et le barreau de France, et, j’ose le dire, le barreau de tout le monde civilisé.” A la vérité, ainsi qu’on l’a encore exprimé dans cette circonstance, il est impossible de ne pas apercevoir derrière la fonction du barreau l’exercice nécessaire d’une mission sociale; mais, on a eu raison de le dire aussi, même dans les pays où la liberté de la défense est le plus en honneur, cette mission n’est pas toujours bien comprise, souvent elle a été méconnue et ralliée. Quelle est-elle donc?

Les dernières études entreprises sur ce sujet, sans le toucher peut-être dans ses parties les plus vives méritent d'être signalées, car elles témoignent des efforts qui sont tentés pour le faire mieux connaître. M. Gaudry s'est attaché au barreau de Paris et en a fait l'histoire jusqu'à la révolution de 1830 ; il s'est arrêté à cette époque, afin de ne point parler d'hommes avec lesquels il avait vécu. " Si j'avais donné l'éloge, a-t-il dit, j'aurais été obligé d'exprimer le blâme, et le blâme comme l'éloge ne peuvent être convenablement attribués à ceux qui n'ont pas fini leur carrière : les derniers jours peuvent suffire pour honorer ou pour déshonorer la vie." Telle n'a point été la préoccupation de M. Pinard, qui a été mêlé lui-même au barreau contemporain ; il s'est proposé de parler aussi bien des vivans que des morts, et a poussé ses investigations jusqu'aux événements de 1848. Dans un autre ordre d'idées, s'éloignant des données purement historiques et des peintures de caractères, M. Albert Liouville a, de son côté, réuni sur la profession d'avocat les enseignements que son père avait développés dans plusieurs discours de son bâtonnat.

Avec ces nouvelles publications, on voudrait revenir sur quelques aspects du sujet restés dans l'ombre et qui n'ont rien perdu de leur intérêt. La véritable mission du barreau au sein de la société, les secours qu'on a le droit d'en attendre dans la double sphère des contestations privées et des libertés publiques, son rôle dans les heures de crise et en particulier celui qu'il a joué sous la révolution, son attitude à travers les divers régimes qui ont suivi, ce sont là évidemment des points qu'on ne saurait examiner de trop près. Il

n'est pas jusqu'aux haines et aux railleries qui l'ont poursuivi dont il ne soit utile de rechercher la cause. Quel est enfin son avenir ? Est-il assez fort de ses traditions et de sa discipline pour échapper à cette influence pernicieuse que signalait naguère un magistrat dans un éloquent réquisitoire, et qui, après avoir relâché les liens moraux de la société, menaçait, selon lui, de s'étendre aux forces vitales des plus vigoureuses institutions ? On veut connaître à cette occasion ce qu'il faut penser, ce qu'il est permis de conclure des dernières monographies sur le barreau de Paris, et le profit sérieux que pourra trouver dans ces écrits l'histoire générale du barreau en France.

Le barreau n'a jamais eu ces couleurs tranchées qui ont distingué certaines compagnies entraînées à troubler les états par une puissance abusive. Profondément lié à la société, avec laquelle il tient à se confondre, il a une place à part au milieu des autres institutions et doit être étudié avec le sentiment élevé de la mission qu'il est destiné à remplir. Quelle est cette mission. L'*attorney general* en donnait une fort bonne définition au banquet de Londres : " C'est le devoir et le haut privilège du barreau, a-t-il dit, de fournir à la justice les justes poids qui doivent peser dans sa balance en exposant devant elle toutes les considérations qui militent en faveur de l'un et de l'autre côté de chaque question, de se dévouer à la défense du faible et du malheureux et dans les grandes occasions, quand les libertés publiques sont en question, de se tenir en avant avec intrépidité et d'affirmer le droit public." La définition convenait à un peuple libre qui a conquis ses franchises et n'a point

oublié qu'il les doit en grande partie au barreau, c'est-à-dire aux énergiques efforts de la défense devant la justice du pays qui était le pays lui-même : elle eût été acceptée de la civilisation romaine, qui avait une organisation judiciaire à peu près fondée sur les mêmes bases ; mais avant qu'elle arrivât jusqu'à nous et pût s'appliquer à nos institutions, à nos mœurs, il a fallu des siècles. Le barreau romain subit le sort de la justice, ou plutôt il disparut lorsque celle-ci perdit réellement son nom. Ce fut l'heure où commencent aujourd'hui pour nous ces épaisses ténèbres que la science s'obstine à dissiper. Pour retrouver les traces du barreau, M. Gaudry a pensé que la meilleure méthode était de s'attacher à celles de la justice, et il a essayé dans sa monographie de reconstituer les tribunaux de ces temps reculés. Mais quelle était elle-même alors la justice ? Pour en avoir une idée, il faut descendre dans les catacombes de notre société, sauf à n'y rencontrer que destruction et que ruines ; il faut interroger avec patience les archives éparses et effacées d'une époque qui semble vouloir se dérober aux regards et échapper à l'investigation. La disparition du barreau sous la féodalité fut-elle complète ? M. Gaudry n'est pas éloigné de le croire. "On peut facilement supposer, dit-il, qu'à une époque où la justice même n'existait pas, le ministère des avocats fut à peu près nul." C'est autrement peut-être qu'il convenait de présenter le fait : l'ignorance du juge n'avait pu s'accommoder de la science du barreau, qui fut dès ce moment éloigné de l'audience. D'assez nombreux documents témoignent qu'on voulut entendre les plaideurs en personne. Les débats

toutefois restaient obscurs. Ce fut alors, on est autorisé à le croire, que la brutalité guerrière imagina le combat judiciaire et que la superstition inventa l'épreuve : le vaincu avait tort ; Dieu condamnait celui qui n'avait pu supporter ni l'eau ni le feu. On en est réduit à rechercher l'humanité de cette justice barbare et stupide dans une ordonnance de 1168, qui défendit le duel pour une somme inférieure à 5 sols ou 70 francs environ, et dans la réforme qui avait permis de substituer à l'eau et au feu dans les épreuves, qui le croirait ? le pain et le fromage : le bon droit était à qui mangerait le mieux ; les alimens s'arrêtaient dans la gorge du plaideur de mauvaise foi ! Sans aucun doute ce sont là pour nous d'odieuses pratiques, mais elles ont leur enseignement, car elles démontrent avec une terrible éloquence à quel excès de dégradation tombent les sociétés qui, pour conserver leurs libertés, n'ont point assez compté sur le droit et la justice. *Forum et jus* ! ce fut le cri suprême que les populations romaines surent pousser si longtemps encore avec énergie sous la décadence. Si les tribunaux n'avaient plus leur ancien éclat, si la justice se laissait corrompre, elle était là du moins avec sa belle législation ; le barreau avait encore de vertes paroles, il savait encore donner de dures leçons et parvenait, dans le naufrage général, à faire briller aux regards de cette société expirante des vérités qui étaient comme les derniers éclairs de la morale et de la liberté. Tout cela vint s'engloutir et s'éteindre dans les basses-fosses des châteaux forts du moyen-âge. Aujourd'hui, à la vue de ces ruines, qui ne se sent ému et troublé ? Il semble qu'elles ne soient faites que d'hier ; en pensant que

là furent étouffés sans défense tant de gémissements et de plaintes, notre raison se révolta toujours et ne cessera de s'inscrire contre la prescription des siècles. Le premier effet de l'abaissement féodal fut de permettre à la justice de pénétrer dans ces repaires et d'arracher au despotisme de l'ignorance la décision d'un grand nombre de litiges ; mais le véritable sentiment du droit ne se réveilla qu'avec l'organisation des parlements, et alors le barreau reprit sa place dans les cours de justice. Dans quelles conditions se trouva-t-il ? Il paraît tout d'abord incorporé à ses puissantes compagnies dont la domination s'accroît avec rapidité ; cette grande personnalité judiciaire a comme le privilège de tout effacer autour d'elle, et elle tient à ses privilèges.

Le barreau fut donc tout aux débats de famille, aux contentions privées ; s'il prend parti dans une querelle publique, c'est qu'il se laisse entraîner. C'est le parlement qui se jette dans la mêlée et livre les assauts. Dans les sociétés mal réglées et qui cherchent leur aplomb, la force impulsive déplacée pervertit tous les organes de la machine et leur communique un faux mouvement : au sommet de l'état, une puissance sans contre-poids portait trop lourdement sur la société ; les corps judiciaires se jetèrent à l'opposé, essayant de rétablir un certain équilibre. Dans cette lutte séculaire des parlements et de la royauté absolue, le barreau, à vrai dire, ne savait de quel côté se porter : si la royauté avait tort d'abuser du pouvoir, les parlements avaient-ils réellement le droit de la morigéner ? D'où leur venait ce droit ? A la société seule appartenait d'intervenir et de dire le dernier mot, car elle avait voix au chapitre : elle l'avait dit aux états de 1614 par la bouche du

tiers-état, que représentaient en grande partie les membres du barreau ; mais on n'avait plus convoqué d'états et elle attendait. Voyant assez clairement le fort et le faible dans les questions débattues, le barreau, tout en restant du côté des parlements, était sans illusion et sans enthousiasme. Telle était encore son attitude à la fin du XVII^e siècle. Aussi, dès que la société, fatiguée de cet éternel conflit, en vint à se mêler de la querelle comme d'une chose qui la regardait après tout et ne regardait qu'elle, le barreau abandonna avec joie les disputes parlementaires dans lesquelles, perdant de vue les questions de liberté publique, on s'égarait en vaines contestations de prérogative et d'influence personnelle. Il marche alors avec la société dans les voies nouvelles ; il hante les publicistes, discute leurs œuvres, et, voué à l'étude pratique des choses humaines, il mesure l'application de leurs théories. Certes le barreau ne fut point seul dans le courant des idées dominantes, mais au milieu d'une société qui, par un résultat fatal de sa constitution, avait à sa tête des hommes futiles, et désœuvrés, à sa base une tourbe ignorante et grossière, le barreau, composé d'hommes studieux et pratiques, occupait dans les rangs intermédiaires une assez large place. Aux premières heures de la révolution, il ne faut donc pas s'étonner si le barreau fournit aux affaires publiques des hommes considérables, mais dont l'action cependant sur l'œuvre de cette époque n'a point encore été bien nettement définie. L'attention de l'auteur de l'un des livres qui nous occupent s'est tout d'abord portée de ce côté, et il a essayé de caractériser le rôle du barreau dans ces moments de crise.

Les avocats étaient en assez

grand nombre à l'assemblée constituante, ils n'y furent pas aussi nombreux cependant que M. Pinaud a paru le croire. Même parmi ceux qui y figuraient, il en était peu qui eussent réellement exercé la profession devant les tribunaux et qui en prissent ouvertement le titre. Barnave n'était inscrit à l'assemblée constituante que comme propriétaire. Aussi l'entrée du barreau à cette assemblée paraît-elle avoir pris sous la plume de l'écrivain quelque chose d'un peu théâtral. " Ces hommes, dit-il, au visage austère, au costume austère, qui s'avançaient le 5 mai 1789, suivis par les haines des uns, par les acclamations du plus grand nombre, qui, bientôt las du nom de communes, allaient reprendre leur véritable nom, celui d'assemblée nationale, étaient pour la plupart des avocats. Tous ou presque tous appartenirent à la cause des idées libérales et modérées ; accoutumés aux accommodements et aux réalités, ils se défiaient des rêves, ils redoutaient les excès ; ils ne demandèrent à la révolution que ce qu'elle pouvait donner." Assurément ce rôle de modérateurs éclairés et convaincus était assez beau à remplir. Il allait se faire un partage difficile entre la société, qui réclamait ses droits, et les classes privilégiées, groupées autour de la royauté, qui en avaient retenu la plus grande partie. Il s'agissait, pour le barreau, de rester avec la société et de veiller sur la manière dont serait réglé son compte. C'est l'attitude qu'avait prise le barreau anglais en semblable occurrence, et il s'en est fort bien trouvé, car en se tenant à son poste il a puissamment servi au triomphe des libertés publiques, ce qui n'est pas pour peu dans la juste sympathie que lui témoignent les masses. Si

nous ne nous trompons, c'est là et non ailleurs qu'il convient de rechercher l'œuvre du barreau à l'assemblée constituante. Ce n'est pas toutefois que l'avocat ait à la rigueur un rôle exceptionnel à remplir dans les assemblées politiques : simple représentant de l'agrégation, à ce titre il n'a, comme les autres, que son mandat ; mais là comme ailleurs on a le droit d'exiger qu'il se rappelle néanmoins sa profession, pour en conserver avec fermeté et scrupule les aspirations libérales.

Dans cette grande révision de la machine politique et sociale, le barreau fut-il à la hauteur de ses devoirs ? A certains égards, les appréciations de l'auteur du *Barreau au dix-neuvième siècle* pourront paraître bien sévères. Il s'est demandé quel était à l'exception de Barnave, qui avait plaidé à peine, l'avocat dont la parole à l'assemblée constituante avait eu l'éclatante autorité à laquelle les révolutions obéissent quelquefois. " Le barreau, dit-il encore, rend l'esprit indécis : c'est un de ses écueils ; à force de trop voir, l'avocat voit mal ; à force de se promener sur tous les sujets, il ne se fixe sur aucun ; sa vue se trouble. La science le gêne plus qu'elle ne sert ; il perd en sûreté ce qu'il gagne en pénétration ; il ne saisit que les objections, les solutions le fuient. Le juge en cela diffère de l'avocat ; moins brillant, moins savant, il a, en ce qui touche la raison de décider, l'intelligence plus sûre." Sans discuter longuement de tels reproches, nous nous bornerons à demander à notre tour si dans ces avocats délégués par les communes à l'assemblée constituante il faut voir l'esprit mobile et indécis dénoncé en ces termes. Ont-ils manqué de vigueur et de souffle quand il s'agit de renverser

l'ancienne société et d'en faire sortir une nouvelle de ses ruines ? N'ont-ils été dans cette œuvre que "des hommes habiles, spirituels et distingués ?" Nous ne parlons point des membres de l'assemblée constituante pour qui le titre d'avocat ne répondait à aucune habitude professionnelle et qui n'avaient pas vécu au barreau ; il ne peut être ici question que de ceux qui étaient passés de plain pied du palais à l'assemblée. Or ceux-là ont largement compté dans les travaux de cette époque : ils ne furent point de stériles démolisseurs ; ils s'empressèrent de reconstruire l'édifice, et il est permis d'affirmer qu'il n'eut pas de plus laborieux architectes. Il était aisé d'en trouver le type dans celui qui dominait en effet leur groupe et fut même porté à la présidence de l'assemblée. Dans l'organisation administrative, dans l'organisation judiciaire du pays, sur toutes les questions qui s'agissent alors, qui n'a pas admiré la parole de Thouret ? Il est là, toujours prêt, son plan est nettement arrêté : en

quelques traits, il le fait saisir à l'assemblée, qui le charge de le formuler en loi. N'a-t-on pas dit que la constitution était son œuvre ? S'il ne l'a point faite, il était homme à la faire, car, au moment où se dressaient les cahiers, il déposait dans ses *Lettres aux Normands* le germe de la plupart des lois qui sont émanées de l'assemblée constituante. Et ce que nous disons de Thouret, on peut le dire sans aucune exagération de Merlin, de Treilhard, de Bergasse, de plusieurs autres avocats dont les noms sont attachés aux plus notables actes de la révolution. Il y eut des orateurs plus ardents, plus fougueux dans les chocs violents des passions du moment ; il ne s'en trouva guère de plus instruits, de plus fermes, d'un jugement plus sûr, d'une parole plus nette dans les débats de l'assemblée.

JULES LE BERQUIER.

(A Continuer.)

—Revue des Deux Mondes.

LES COURSES DU PRINTEMPS.

Quoique le marronnier du 20 mars ait refusé de payer, cette année, son échéance de verdure, et que ce banqueroutier soit pesté sombre et noir comme un chêne, à la grande surprise et au grand scandale des habitués du jardin des Tuileries, nous avons vu déjà commencer les courses du printemps. Je suis loin d'être un ennemi systématique du turf. J'ai

lu ce qu'on a écrit sur l'amélioration que les courses ont provoquée dans nos races chevalines tombées en décadence, et je sais que lorsque, en 1832, quatorze jeunes hommes, MM. Maxime Caccia, le comte de Cambis, Delamare, le comte Demidoff, Fasquel, Charles Laffitte, Ernest Leroy, le chevalier de Machado, le prince de la Moskowa, de Normandie, Rieusec et lord Henry

Seymour, fondèrent le Jockey-Club, ce fut le but qu'ils se proposèrent en organisant des courses. Je voudrais seulement que le goût des courses ne dégénérait pas en frénésie, comme à l'époque des Bleus et des Verts de Constantinople, et je regrette les désordres auxquels elles donnent lieu à Chantilly et ailleurs.

Le sport commence, chez nous, à devenir une passion, il ne chôme pour personne; il n'a pas chômé même pour M. de Morny, qui était un de ses plus valeureux champions. C'est la réflexion que je faisais le dimanche 12 mars, en traversant la chaussée du boulevard des Italiens au moment où les équipages à quatre chevaux revenant à grand train des courses de la Marche traversaient les boulevards au clic clac des postillons qui ne couvrait pas les quolibets de la jeunesse dorée échauffée par les paris et le vin de Champagne. et les rires éclatants de certaines femmes assises dans les mêmes calèches, et qui m'avaient tout l'air, malgré le proverbe, de préférer la ceinture dorée à l'or pur d'une bonne renommée. J'espère que ce ne fut pas parce que l'un de ces équipages courant à toute vitesse faillit me renverser, que les vers de Mme. Anaïs Ségalas me revinrent à la mémoire; mais vraiment ils ne manquaient pas d'à-propos. et puisque les courses de Vincennes qui les inspirèrent viennent de succéder à celles de la Marche, on me saura gré d'en citer quelques-uns.

Voitures, postillons, toilettes de conquête,
Vont aux courses. Chacun veut aller voir
là-bas

Comment le jockey bleu va se briser la tête,
Comment le jockey vert va se casser un
bras.

Marion et Marco, pour briller et paraître.
Sont en calèche, avec robe au vent, œil
noirci :

Leur pose, leur maintien, tout les fait reconnaître,

Le diable voyez-vous, sent toujours le roussi.

Que leurs bouquets sont beaux ! Vous êtes,
ô fleurs pures,

Exhalant votre encens, montrant votre carmin,

Le seul parfum du ciel qui soit dans leurs voitures,

Et le seul incarnat que Dieu fit de sa main.

Leur postillon galope et semble tout abattre
Soulève avec fracas la poussière à grands

flots ;

C'est peu de deux chevaux de poste, il en faut quatre,

Qui sonnent le scandale avec tous leurs grelots.

Elles passent ainsi, ces reines sans ancêtres,
Le marbre au cœur, le plâtre au front, les

sourcils peints,

La dragée à la bouche et l'or dans les doux mains,

Afin de le jeter par toutes les fenêtres.

Clic clac ! ô postillons ! menez folles et fous :
Allez un train d'enfer, le diable est avec

vous.

Ces stances, inspirées par la journée où les reines sans ancêtres de la bohème virent leurs carrosses éblouissant d'un luxe scandaleux couverts de boue par les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, ne sont-elles pas bien frappées ? Ne reconnaissez-vous pas ces vers dont le poète a dit que l'indignation les dicte :

Facit indignatio versum !

Le Jockey-Club, est-il besoin de le dire, est le patron général des courses, usage qui nous vient d'Angleterre, comme le Jockey-Club lui-même; mais il s'occupe surtout des courses du printemps, plus brillantes que toutes les autres parce que le monde des plaisirs n'est pas encore dispersé à cette époque de l'année. Le monde des plaisirs a des frontières très-élastiques. La haute société, le grand monde y est certainement

compris : mais on y rencontre à côté de la richesse véritable la fausse richesse, à côté des grandes manières leur contrefaçon, l'assignat auprès du louis d'or. Il y a une bohème dorée qui s'y glisse afin de pouvoir dire qu'elle y va ou qu'elle en revient. Quand le luxe se trouve où il doit être, rien de mieux, pourvu qu'il n'empiète pas sur la part de la charité ; mais, par malheur, le luxe de contrebande, le luxe frelaté a ses entrées presque partout.

D'après M. Eugène Chapus, qui a écrit un livre sur le *Sport à Paris*, le Jockey-Club, et, pour ma part, je l'en loue, ne pouvant pas fermer aux intrus les courses auxquelles tout le monde peut assister en payant les prix marqués pour chaque espèce de place, s'est montré très-sévère sur le choix de ses membres. Il a demandé à tous les candidats de faire leurs preuves, non pas précisément leurs preuves de noblesse, mais au moins leurs preuves de bonnes manières, d'élégance, de dignité et de distinction. Si l'on n'est pas un aristocrate, au moins faut-il, pour avoir des chances d'être reçu, être un gentleman.

Selon l'historien du Sport, le Club, aurait imaginé des moyens assez ingénieux pour éconduire, sous des prétexte honnêtes, ceux à qui il ne peut pas ou ne veut pas dire le motif réel du veto mis à leur admission. Je suppose, par exemple, qu'il se présente un candidat suffisamment fashionable, initié aux élégances de la vie parisienne, bien né, beau joueur et bon convive, tirant l'épée comme Saint-Georges et montant à cheval comme les quatre fils Aymon, mais abusant envers ses fournisseurs du système de don Juan, et traitant son carrossier, son sellier, son parfumeur, son bijoutier, à peu près

comme le héros de la comédie de Molière traite M. Dimanche. Le Jockey-Club, sachant que, de notre temps, on finit toujours par perdre ces sortes de gageures, et que les débiteurs si industriels entrent, tôt ou tard, dans une chevalerie dont les décorations ne sont pas très-estimées, n'ira pas dire à un candidat de ce genre le motif réel qui fait ajourner son admission ; ajourner, c'est l'équivalent poli par lequel le Club, qui se pique de courtoisie, remplace un mot plus exact, mais désobligeant. Le Club a eu soin d'inscrire sur le registre de son scrutin quelques exclusions motivées par les raisons les plus excentriques. Tel a été ajourné parce qu'il portait des cheveux longs et bouclés qui lui donnaient un faux air de vieux troubadour ; tel autre parce qu'il prenait du ventre ; un troisième parce qu'il jouait de la guitare et chantait la romance, qui sait ? peut-être *Fleuve du Tage*. Comment se fâcher d'un refus qui peut être dicté par des motifs analogues ? On se console donc de ne pas devenir membre du Jockey-Club en demeurant un sportsman distingué, et le Jockey-Club passe pour excentrique quand il n'est que prudent et qu'il veut rester honnête en évitant d'être grossier.

Sur le champ de courses, il y a des places ordinaires et des places privilégiées. Les places ordinaires sont dans les tribunes et sur les gradins ; les places privilégiées sont dans l'enceinte du pesage des jockeys. Les places ordinaires se payent de 5 à 6 francs ; celles de l'enceinte du pesage jamais moins de 20 francs, aux courses du cockey-Club. Ce sont les coulisses du turf ; c'est là qu'on peut tâter le poulx à la vie fébrile du monde hippique. On y trouve un péle-mêle de chevaux, de jockeys,

de grooms, d'éleveurs, de parieurs, de gentlemen riders, des personnages de distinction, généraux, ambassadeurs, hauts fonctionnaires, des dames du grand monde, des femmes du demi-monde portant la casquette à la plume de coq, ou l'imperceptible bibi parisien qui laisse apercevoir leurs cheveux ramassés dans un filet singeant l'ancien catogan.

Tout ce monde mêlé et bariolé se remue, s'agite, va, vient, revient, s'interpelle, se répond. On calcule les chances, on échange ses espoirs ou ses craintes, on devise sur les chevaux qui doivent courir, sur le favori du jour, sur les paris engagés; on en engage de nouveaux, au dernier moment. Là, des garçons d'écurie promènent au pas, pour les tenir en haleine, les chevaux qui doivent figurer dans la course. Ici les jockeys s'habillent; en voici un qui est déjà en selle et qui reçoit du propriétaire du cheval de suprêmes instructions. Plus loin, on voit l'entraîneur se pencher vers l'oreille d'un autre cheval comme s'il avait un secret à lui dire, avant que la cloche ait donné le signal. Dans cet endroit on pèse les jockeys et l'on écrit leur poids sur un registre destiné à cet usage. Les parieurs, à ce dernier moment, s'abordent le carnet à la main. Ce carnet, dans les courses anglaises, s'appelle *book*, le livre, et joue un rôle important. C'est une grosse affaire que de faire son *book*. Les sportsmen de profession, en effet, doivent combiner leurs paris sur divers chevaux de manière à se ménager des compensations et à avoir des chances presque certaines de gain. C'est une espèce de calcul des probabilités appliqué aux

courses. L'Angleterre a élevé au rang de science cette habileté du sportman à mettre de son côté tout ce qui peut être enlevé au hasard par calcul et par prévoyance; cela s'appelle *Hedging*.

Mais la cloche va sonner, et chacun de ceux qui se trouve dans l'enceinte du pesage se hâte de gagner sa place pour être témoin de la lutte qui s'engagera dans un moment: les conversations commencées s'interrompent; on échange à la hâte une poignée de mains. Les commissaires et les juges du camp passent la tête haute, comme un jury qui entre en séance, pour aller prendre leur poste d'observation. Les parieurs se précipitent pour juger du départ des chevaux sur lesquels ils ont engagé de fortes sommes; les femmes même, pour s'intéresser à la course, sont entrées dans ces paris pour quelques louis. Presque tous ceux qui sont dans l'enceinte du pesage portent d'une manière ostensible leur carte d'entrée, les uns, suspendue à leurs boutons, les autres, passée dans la ganse de leur chapeau, ce qui leur donne de loin un faux air de fiacres numérotés. Cette habitude n'a rien d'élégant, mais elle est commode, parce qu'elle permet à chacun d'aller librement de l'enceinte du pesage au dehors, à l'hippodrome, à la tribune du Jockey-Club, de passer les barrières qui séparent les diverses espèces de places, sans mettre la main sans cesse à la poche pour justifier de son laisser-passer.

Les chevaux sont en ligne, la cloche sonne. Silence! laisser partir!

ALICE.

I

Les côtes de l'Aunis, aux abords de la Rochelle, sont d'une aridité qui étonne et attriste, surtout lorsqu'on vient de quitter les frais vallons du Bocage ou les champs coupés canaux du Marais. Il faut affronter assez longtemps la poussière et le soleil, pour rencontrer l'ombre de quelques arbres d'une végétation respectable, dont le feuillage tranche de loin en loin sur la nudité de l'horizon. Aussi les points d'excursions sont-ils fort rares dans un certain rayon en dehors de la ville, et l'inventive imagination des maîtres d'hôtel, après avoir épuisé, pour retenir le voyageur, le sujet de la grande digue, qu'on ne voit plus, et de châtaillon, qu'on ne voit plus, n'a-t-elle à vous signaler que les curiosités de la pêche aux moules et les merveilles de l'église d'Esmander. Il arrive peu que l'on assiste à l'une sans visiter l'autre, car la pêche se fait sur la plage même, à quelques portées de fusil du village, et la vieille église, toujours armée de ses créneaux, comme aux jours de la guerre, n'a plus à contempler que les pacifiques évolutions des pousseurs qui exercent, dans la commune poursuite aux coquillages, l'antique rivalité des catholiques et des protestants.

Un jour d'été, il y a de ceci quelques années, la tour du clocher et la galerie de défense, qui règne de niveau avec le toit, furent envahies par une volée de touristes anglais, que le hasard avait fait se

rencontrer aux bains de la Rochelle, et qu'avaient réunis pour cette promenade le même amour pour l'excitement et la communauté de langage en pays étranger. C'étaient de gracieuses mères, de jeunes gentlemen et d'élégantes miss, dont les cris joyeux effarouchaient les passereaux et les hirondelles, et dont la turbulente curiosité interrogeait les moindres inscriptions gravées sur les murailles, et jusqu'aux fantastiques figures des goules de pierre, toujours immobiles dans leurs séculaire sommeil. Les uns, panchés sur le parapet, contemplaient la campagne environnante, d'autres discutaient gravement sur l'usage des meurtrières et des mâchicoulis; une jeune fille cherchait à l'écart, et à l'aide d'une longue vue, les îles de Ré et d'Oléron dans les lointains éblouissants de la mer; un cavalier plus étourdi que les autres avait enfourché la croupe d'une gargouille, et se mettait en devoir d'aller cueillir dans la gueule même du monstre des fleurs de parietaires semées là par le vent.

—Fergus, s'écria la jeune fille à la lunette, à qui les battements de mains de ses compagnes venaient de signaler cette manœuvre, au nom du ciel, cessez cette nouvelle folie!

Le jeune fou s'arrêta à cette injonction faite d'un ton à la fois impérieux et alarmé, hésita, regarda le but avec un sourire de désappointement, et revint à reculer au point d'où il était parti.

—Mais à quoi songez-vous?

reprit-elle en français lorsqu'elle le revit sur ses pieds, est-ce ainsi que vous tenez les promesses que vous m'avez faites au départ ?

—Miss Alice, pardonnez-moi, répondit Fergus avec un air moitié contrit, moitié impénitent, et attendez que le mariage vous ait fait partager avec Georges ce triste droit des salutaires rigueurs.

—Et le droit de tutelle, ajouta-t-elle avec un léger mouvement d'impatience, je vous jure, monsieur, que je saurai l'exercer.

—Et moi, je vous jure que vous ne l'exercerez pas, miss Evelyn, non pas que je récuse votre douce autorité, oh ! non ; mais si Dieu me prend mon père, je préfère tout à tomber sous la férule légale de Georges ou de lady Mary, sa mère.

—Et que vous a donc fait ce pauvre Georges ? dit-elle en retournant à son observatoire.

—Ce qu'il m'a fait ? Absolument rien, mon Dieu ; mais, dans un an et quelques semaines, je serai majeur et libre, et je ne veux pas d'ici là être traité en enfant.

—Alors, conduisez vous en homme, et ne risquez pas de vous casser le cou pour une fleur.

—Cette fleur était pour elle ! pensa-t-il, et, s'appuyant sur le rebord de la galerie, il se mit à rêver de chiens courant dans la plaine qu'il avait devant lui.

Il n'y tint pas longtemps, et bientôt ennuyé de l'immobilité, à laquelle il s'était condamné par boutade :

—Alice, dit-il en se rapprochant de sa compagne, n'apercevez-vous point les pêcheurs de moules qui disposent leurs accors ? Voici tous ces oiseaux d'Angleterre qui descendent vers la plage ; qui peut vous retenir, et que regardez-vous ainsi ? Auriez-vous découvert les sombres tours de Glennaël au bout de votre longue-vue ?

—Non pas précisément, mais je distingue l'île de Ré ; voyez dans cette direction ; il importe de vous familiariser d'avance avec ce nouveau monde, que nous devons habiter, jusqu'à ce qu'il plaise à madame Legoen de nous ouvrir le chemin de la Bretagne.

—Ce vieux magicien de notaire doit être laid et méchant à faire peur, pour nous fermer si longtemps l'entrée du château enchanté, et ce n'eût pas été trop de la science du docteur Bénédicte pour conjurer ses maléfices et nous faire aborder. Pourquoi est-il resté en Écosse, lorsque la santé de William réclame tous les jours sa présence ?

—Ce qui veut dire que votre assiduité près de nous commence à vous peser, n'est-ce pas, et que vous avez hâte de couvrir quelque fugue du prétexte de l'arrivée d'un tiers ?

—Vous m'accusez d'égoïsme, et c'est mal, répondit-il d'un ton moitié fâché, moitié caressant. Il ne s'agissait que d'une chasse au renard, une partie de quelques jours, que m'avait proposée un baigneur de la Rochelle, dans les bois de Vendée.

—Vous irez chasser le renard, Fergus, dit miss Evelyn, un peu piquée, et en s'éloignant pour rejoindre le reste des promeneurs qui se dirigeaient vers la côte.

Le jeune homme la suivit, plus embarrassé de la permission qu'il l'eût été d'un refus formel, et, quelques instants après, toute la bande joyeuse débouchait sur la plage.

Les pêcheurs, aux aguets, les eurent bientôt pris dans leurs accors, et, à un signal donné, tous se mirent en mouvement pour franchir la mer de boue qui séparait les bouchots du rivage. C'était un étrange spectacle que celui de cette flottille sans voiles, dans la-

quelle chaque pousseur, une jambe dans la pirogue et l'autre enfoncé dans la vase, faisait à la fois l'office de rame et de gouvernail, et dont les embarcations, glissant, les unes à droite, les autres à gauche, tendaient par des courbes diverses vers la haie de clôture, aux tiges de laquelle sont collés en essaims des millions de coquillages. Vues du bord, ces barques en marche, ces ombrelles ouvertes, ces physiologies d'hommes et de femmes, les unes épanouies par le rire, d'autres étonnées, et d'autres encore, agitées par la peur, avaient un caractère de singularité attachante, et la scène n'aurait manqué ni de fraîcheur ni de charme, n'eussent été le cadre trop sévère, et le fonds encore moins riant du tableau.

L'inspection des bouchots terminée, et l'on peut toujours l'apprécier sans scrupule, les pêcheurs se mirent en voie de les reconduire à terre. Fergus, debout dans son canot, les excitait de la voix et du geste, c'était à qui lutterait de vitesse, et l'on était à plus de moitié du trajet; lorsqu'un cri: La mer! fit tressaillir tous les cœurs et tourner toutes les têtes. La marée montait avec une rapidité effrayante, et l'on aperçut alors miss Evelyn assez loin en arrière, son accor s'étant échoué sur un banc de sable, dans lequel l'avait engagé une impulsion mal calculée du pousseur. Le pauvre homme perdit le sens aux clameurs qui lui signalaient le péril, il faisait des efforts désespérés, mais le flot plus prompt manœuvrait de les atteindre, lorsqu'un jeune homme, en costume d'officier de marine, qui se dirigeait, en suivant la plage, vers une barque amarrée à quelque distance, s'élança de rocher en rocher à l'encontre de la vague, saisit dans ses bras la belle imprudente,

et la déposa saine et sauve sur le bord, où le pêcheur n'eut que le temps d'accourir sur leurs traces en abandonnant son canot.

Cet acte avait été si rapide, l'alarme autour d'eux était si vive, que l'officier eût pu s'éloigner en héros de roman, sans être remarqué, si Fergus ne se fût précipité vers lui pour lui serrer les mains, et le remercier avec une voix tremblante et des larmes dans les yeux. L'étranger reçut ses remerciements, comme il avait reçu ceux de miss Evelyn, avec une simplicité pleine d'aisance et de bon goût; puis, saluant les spectateurs avec un tranquille sourire, il poursuivit son chemin, et disparut bientôt avec le pilote qui l'attendait.

Le danger, en réalité, n'avait pas été extrême, et la terreur fut de courte durée, miss Evelyn n'était pas de caractère à rechercher l'intérêt pour ses situations personnelles. Cette aventure sembla l'avoir tirée de son calme pour la jeter dans un accès de gaieté folle. La faute était aux pêcheurs, à qui l'amour du gain avait fait oublier leur prudence, et qui avaient cru pouvoir, avant la marée, regagner le rivage et toucher leur salaire; et, comme Fergus profitait de l'occasion pour se quereller bruyamment avec eux, elle fut la première à le rappeler à l'ordre, et la plus empressée à ramener l'enjouement au milieu de la petite troupe, encore sous l'impression du premier saisissement.

II

Le lendemain, suivie d'un vieux domestique et de sa femme de chambre, elle s'embarquait pour l'île de Ré avec Fergus et William Evelyn, son frère, que l'état de sa santé et l'infirmité de sa vue

avaient empêché de prendre part à la course d'Esmander. Les médecins leur vantaient le climat comme plus doux, les plages comme plus commodes et plus belle, l'isolement était favorable au besoin de repos du malade, et des baigneurs leur avaient indiqué, dans un site avantageux, une habitation à louer pour la saison des bains. Cette perspective leur souvenait d'autant mieux que, par charité pour l'Océan, il faut le voir autre part, lorsqu'on l'a vu à la Rochelle. Fergus ne manqua pas d'en faire l'observation au capitaine du bateau à vapeur, dès qu'il eût appris qu'il était Rochellois. Il était d'une humeur diabolique, il s'en prenait à tout le monde du mauvais temps qui menaçait de compromettre sa chasse, et, à peine débarqué à Saint Martin, il profita de l'autorisation réitérée de miss Evelyn pour regagner la terre ferme par le premier paquebot, avec serment de revenir dans trois jours, au plus tard.

La mer en effet, avait été maussade et le ciel pluvieux durant toute la traversée. Un grain les assaillit aux approches de la petite ville d'Ars, et, bien qu'on fût au mois de juillet, à huit heures du soir, on distinguait à peine le vert des vignes et des haies de tamarix qui bordent la route jusqu'au phare des Baleines.

Un véritable ouragan s'annonçait pour la nuit, et, arrivés à la pointe de l'île, leur voiturin les engagea à s'arrêter dans la première cabane de pêcheurs de la côte, affirmant que la tourmente serait des plus fortes, et que le vent menaçait de jeter la voiture et les chevaux à la mer. Une lumière brillait précisément à quelques pas devant eux sur le rivage; John, le valet de chambre, alla frapper à la porte de l'habitation et demander l'hos-

pitalité jusqu'à ce que le gros temps fût passé.

—Mille millions de bourrasques! répondit le maître de la maison en se montrant sur le seuil, entrez, bien que vous soyez des Anglais, si je ne me trompe; il y a toujours le coin du feu et quelques fagots de lentisques, et Mario Hugues recevrait aujourd'hui jusqu'au diable, tant la mère est heureuse d'avoir revu le lieutenant.

Comme il prononçait ces mots, un jeune homme, enveloppé d'un manteau, se présenta à son tour sur la porte, et s'avança avec empressement au-devant des voyageurs. Miss Evelyn, qui se disposait à mettre pied à terre, reconnut, à la lumière projetée de l'intérieur par la chandelle de résine, l'officier de la plage d'Esmander. Celui-ci s'inclina, à sa vue, avec un mouvement de plaisir dont il ne fut pas maître, et, s'apercevant de l'infirmité de sir William, il s'offrit à lui avec une affectueuse courtoisie, tandis que le pêcheur et Maggy aidaient John à descendre les baggages.

Miss Evelyn, en entrant, s'excusa du dérangement que pouvait causer leur visite sur le refus de leur conducteur de les mener plus loin, et s'informa de la distance qu'il restait à parcourir pour atteindre à l'habitation qui leur avait été signalée. En même temps, elle présenta le jeune officier à son frère, comme celui qui avait réparé, à Esmander, cette folie des pêcheurs, qu'elle lui avait racontée. Elle avait rejeté en arrière le capuchon de sa pelisse, et montrait à ses hôtes sa blonde et charmante tête, encore embellie par les émotions de la circonstance et le gracieux négligé de sa toilette de voyage.

Le pêcheur leur apprit que, si elle entendait parler de la Maison;

Blanche, ainsi nommée parce qu'on l'apercevait de loin sur le rivage, et il n'en connaissait point d'autre, elle n'était guère située qu'à un demi kilomètre plus avant. Mais on ne pourrait songer à s'y rendre avant le jour, le chemin longeant la mer, et n'étant rien moins que sûr, à cause de l'obscurité, du vent et de la pluie.

—Et à qui faut-il s'adresser, demanda-t-elle, pour le détail des arrangements à prendre ?

—Au lieutenant, madame, répondit Hugues ; puis, se reprenant aussitôt, à la vue du jeune homme, que ces mots semblaient embarrasser, ou à ma femme, que voici, ajouta-t-il, ou à moi-même, c'est toujours la même chose.

Et, tandis que Marie Hugues installait le pâle William auprès du feu qu'elle raviva par une brassée de plantes sèches, miss Evelyn leur fit part de l'incident qui les amenait dans l'île. Ils arrivaient d'Ecosse, et se rendaient en Bretagne, où sir William avait projeté le recouvrement d'une ancienne terre de famille, la terre de Glennaël, qui venait d'être mise en vente, et dont les Evelyn avaient été dépouillés à l'époque de la Terreur. Mais, arrivés à Nantes, avis leur avait été donné, par le notaire chargé de l'opération, que quelques dispositions restaient pendantes avec le dernier propriétaire, et qu'il y aurait avantage à ce que leur venue fût retardée de quelques jours. Sir Evelyn avait besoin des bains de mer, on leur avait vivement recommandé l'air pur de l'île de Ré, et ils compaient attendre à la Maison-Blanche l'appel de madame Legoën pour se remettre en voyage.

Le temps était épouvantable, le vent et la mer confondaient dans la nuit leurs grondements sinistres, la pluie tombait à torrent, et Ma-

rie Hugues, voyant l'état de fatigue et de faiblesse de William, proposa qu'il allât occuper un lit qu'on pourrait préparer dans une chambre voisine.

—Cette pièce n'est pas des plus belles, dit le pêcheur, mais ce jeune monsieur y sera mieux qu'auprès de notre pauvre foyer, et le lieutenant Henri Mérédic, que voici, y a dormi plus d'une fois aussi tranquillement que plus tard à son bord.

Miss Alice, en entendant pour la première fois le nom du jeune homme, leva les yeux vers lui, puis, ayant pris l'assentiment de William, elle se retira avec Marie Hugues et Maggy, afin d'organiser avec elles le coucher de son frère.

La femme du pêcheur, tout en s'empressant à disposer chaque partie du modeste ameublement, s'excusait du peu d'ordre qui régnait dans cette chambre, fort petite et fort propre. Elle avait dû employer la journée à rentrer les filets, en prévision du temps et M. Henri s'était opposé à ce qu'elle la mit en état, dès le soir précédent, ayant passé la nuit, sur une chaise auprès du feu, à parler de sa défunte mère.

—M. Henri Mérédic n'a plus sa mère ? demanda William avec un air d'intérêt.

—Ni sa mère, ni son père, mon cher bon monsieur, le capitaine étant décédé quand M. Henri était encore aux écoles, et sa femme un ange de Dieu, l'ayant suivi bien peu d'années après.

—Pauvre jeune homme dit miss Alice, il est de ce pays ?

—Mais c'est à lui qu'est la Maison-Blanche, répondit Marie Hugues d'un ton confidentiel ; seulement il ne vous l'a pas dit, car cela lui fait quelque chose, voyez-vous, que d'autres habitent là où habitait sa mère.

—O mon Dieu, s'écrièrent à la fois le frère et la sœur, mais si notre séjour quelque court qu'il doive être...

Nenni da, n'ayez de cela nul souci, voyez vous. L'habitation se dégrade, faute d'être occupé, et puis, ajouta-t-elle avec une nuance de tristesse résignée qui complétait sa pensée, il faut qu'il en soit ainsi, c'est tout dire. D'ailleurs, dans les rares apparitions que M. Henri a faites ici depuis ses malheurs, il a toujours préféré demeurer près de nous, dans cette chambre, et cette dernière visite sera bien courte encore, tant sa carrière lui laisse peu de repos. Il arrive des mondes éloignés, Hugues connaît cela ; lui, il est venu en oiseau de passage, c'est le cœur qui le ramène vers ces tombes de là-bas. Hugues l'est allé chercher hier dans sa barque, à la côte d'Eslander, et dans un mois il s'en va repartir, sans s'inquiéter, sans murmurer, pour retourner Dieu sait où.

Miss Evelyn sortit en ce moment, laissant William au soin de John, et revint s'asseoir auprès du feu avec sa femme de chambre. Henri Mérédic et le pêcheur s'étaient risqués au dehors, afin de prendre ses mesures contre les éventualités de la nuit. L'ouragan redoublait de violence, et les murailles semblaient ébranlées par les coups de la rafale. La jeune fille se recueillait dans le silence et la prière, elle sentait le besoin de garder tout son calme, et d'affermir son âme contre les troubles divers que faisait naître en elle l'étrangeté de sa situation. Puis, peu à peu, cédant à la fatigue, elle pencha sa tête sur le dossier de son siège, et, lorsque Hugues et le lieutenant revinrent ils la trouvèrent endormie.

Elle dormait comme dormiraient les anges. De temps en temps,

Maggy arrangeait sur elle les plis de son manteau, ou ramenait les boucles de cheveux jetées sur son visage dans l'insouciance du sommeil. Dans cet abandon de la nature, où tout est une grâce, où toute grâce est une séduction, le moindre détail et jusqu'à la chaste simplicité de sa robe noire, ajoutait à sa beauté un charme irrésistible. Un rayon de lumière, comme un rayon de paix, tombait sur son front, et dans cet état, au milieu de l'agitation profonde de la nuit, elle offrait la plus parfaite image du repos de l'âme humaine au sein du déchainement des passions de la nature.

Le pêcheur était allé s'asseoir respectueusement à l'écart, sa femme égrenait son chapelet dans un coin, et Henri Mérédic, immobile à quelques pas, contemplait, dans une sorte de religieuse extase, la jeune fille endormie. Les hôtes du ciel, au temps des légendes sasnacrées, devaient commander ces sentiments d'admiration et de respect, lorsqu'ils s'arrêtaient dans la demeure des hommes, et si l'émotion fut jamais permise à un cœur pur et généreux, c'était assurément dans cette circonstance, où tout concourait pour agiter fortement l'imagination la plus calme.

Pourtant, ce n'était qu'une femme. Une ombre passait de temps en temps sur son front, comme le reflet d'un souvenir ou d'un rêve. Le sommeil la replaçait-il dans la réalité de sa vie, et dans ce monde intérieur, où elle s'appartenait tout entière, son âme s'abandonnait-elle librement à ses impressions mystérieuses et intimes ?

Au château de Winter-Hill, en Ecosse, où son père avait cherché un asile à l'époque de la Révolution, les voisins et les familiers la

jugeaient plus susceptible de force que de tendresse. On l'avait vue rarement rougir, et plus rarement pleurer. Tout au plus, son visage naturellement pâle, se couvrait d'une pâleur plus sensible encore dans les émotions violentes, et devant les faits qui exaltaient sa générosité ou la jetaient brusquement hors de son caractère. Jusqu'à seize ans, elle avait vécu entourée de sa famille, au milieu des plaisirs de son âge, sans paraître y prendre part, ou bien s'y livrant tout à coup avec une ardeur qui tenait de la fièvre. Vers cette époque de sa vie, et à quelques mois d'intervalles, elle était restée seule avec son frère, à peine arrivé à sa majorité, et que la débilité de sa santé et de ses yeux rendaient à peu près inhabile aux fonctions de chef de la famille. Le malheur l'avait trouvée à sa hauteur, et avait révélé en elle des ressources de sagesse et d'énergie qu'elle ne se connaissait pas, n'ayant jamais été jusque là dans le cas d'y faire appel. On l'admira, et on ne chercha pas plus loin. On la savait fiancée, dès l'enfance, à lord Georges Eberton, un des plus riches propriétaires du comté, dont le père, mort depuis longtemps, avait accueilli le comte Bernard Evelyn, à son arrivée dans le pays de Dumfries, et dont la mère passait pour diriger de ses conseils l'inexpérience des deux orphelins. Devant la certitude d'un engagement aussi sacré, surtout en Angleterre, nul ne songea à vouloir pénétrer une âme qui paraissait ne souhaiter que l'isolement, et mettre tous ses soins à se faire oublier.

Était-ce à dire pourtant, et n'était-ce point là le sens des passagères agitations de son sommeil, que ce cœur, en apparence comprimé par le malheur, et si sûr de sa destinée,

ne battait plus que d'impulsions mesurées d'avance, et que des aspirations d'une nature plus ardente n'étaient jamais venues solliciter sa puissance d'aimer ? Était-ce à dire que ces yeux, si indifférents pour le monde, et si peu troublés devant lord Georges lui-même, ne voyaient pas, en regardant plus au loin, d'autres images qu'appelaient involontairement ses rêves ? La femme s'était-elle complètement absorbée dans la fiancée et dans la sœur, et Alice, durant ces longues soirées d'hiver passées au foyer attristé de Winter-Hill, entre la mélancolique figure de William, la placide physionomie du docteur Bénédicte et la tête caressante de son chien Hélio, ne vit-elle jamais apparaître quelqu'un de ces fantômes mystérieux, qui font tressaillir la jeunesse, qu'on invoque sans les connaître, qui passent en chantant à nos oreilles, et nous sourient de loin en disant : Je suis le bonheur ! Son âme était-elle complètement remplie et incapable de s'émuvoir désormais en regardant autour d'elle ? Dans ce ciel bleu, que lui faisait sa piété, Dieu ne laissa-t-il jamais pénétrer un nuage ? Dieu seul le savait, et la fière jeune fille ne se confiait à personne.

III

Dès que le jour parut, et, par une matinée aussi belle que la nuit avait été tourmentée, ils se firent conduire à la Maison-Blanche. Elle était à cinq ou six cents pas de là, située dans un petit vallon creusé entre les dunes, où elle semblait dormir au murmure de la mer, sous un groupe de peupliers qui la couvraient de leur ombre. Aux alentours, quelques maigres champs de trèfle et de luzerne montraient les traces d'une culture abandonnée. On mesurait

des fenêtres, le clocher de l'église d'Ars, et le regard n'embrassait, jusqu'au phare des Baleines, qu'une vaste lande brune, coupée de flaques d'eau, plantée ça et là de genêts et de tamarix, et hérissée de monticules noirs et blancs, qui ressemblaient de loin à d'énormes taupinières.

Henri Mérédic introduisit lui-même miss Evelyn et son frère dans la modeste demeure. Il y était venu la veille, mais une émotion qu'il ne put contenir se peignit sur ses traits, lorsqu'il se retrouva avec des étrangers dans ces appartements déserts. Il semble que les morts respirent toujours dans le silence des lieux où ils ont vécu, et le cœur du lieutenant se troublait, malgré lui, de cette première violation d'une solitude si longtemps respectée.

Miss Alice et William, après la confiance de Marie Hugues, comprirent facilement ce qui se passait en lui, et répondirent à sa réserve par une discrétion pleine de délicatesse. Ce culte filial, ils l'eussent partagé à l'endroit de tout autre, et après le fait d'Esnander, et avec cette communion de sentiments qu'amène forcément une rencontre telle que la leur, si Henri était encore moins qu'un ami, il était déjà pour eux plus qu'un étranger. Il leur fit parcourir la maison entière, et, comme ils pénétraient dans la chambre où sa mère était morte, il se détourna, pour cacher une larme qui roulait sur sa joue.

— Ils sont heureux, lui dit Alice, en le regardant avec ses yeux profonds et bleus comme le ciel, et la vie n'a pas assez de bonheur à promettre pour qu'il faille pleurer sur ceux qui sont partis.

— Merci, mademoiselle, répondit-il d'un accent pénétré, mais vous prierez pour eux.

Cette larme et cette pensée du cœur étaient deux traits d'union. Ces deux âmes venaient de se révéler l'une à l'autre, avec d'autant plus de sincérité qu'ils ne le cherchaient pas.

Henri, comme il s'éloignait, une heure plus tard, dit à Hugues, en se retournant vers les fenêtres ouvertes :

— C'est comme autrefois, mais je n'entendrai plus par là de voix qui m'appelle.

— Qui sait ? répliqua naïvement le pêcheur ; puisque ce ne sont pas des Anglais, ce peuvent être des amis.

Le lieutenant revint le lendemain et les jours suivants, afin de déterminer un endroit pour les bains de William. Il connaissait la moindre crique, et dirigea complaisamment les pas hésitants du malade sur ces sables fins et légers, où si souvent, dans son enfance, il avait joué avec les crabes et les étoiles de mer. Alice les accompagnait, et, tandis que William se baignait dans une petite anse à l'abri des vents, et qu'André veillait sur lui tout en recueillant le varech, Henri et sa blonde compagne exploraient ensemble les divers points de la plage.

Miss Evelyn, dans ces promenades, montrait la confiance que la candeur et le sentiment de la force inspirent, et son âme était aussi peu agitée que cette mer, dont la tranquillité, pourtant, recèle souvent la tempête. Dans cet isolement du monde et grâce à la liberté des habitudes anglaises, les cœurs se pénétraient plus vite et s'apprennent plus à fond, et cette sécurité se justifiait de plus par l'attitude pleine de réserve d'Henri Mérédic. Sa franche et loyale nature, qui, tout d'abord, avait conquis l'amitié de William, se lisait sur son front ouvert et dans son re-

gard plein de feu. Il retrouvait, en face de ce vieil Océan, la gaieté et l'insouciance du péril des gens de mer, et plus d'une fois, avec de joyeux éclats de rire, ils durent s'entraider, Alice et lui, pour franchir les bancs de galets lavés par la vague, et gagner les récifs à fleur d'eau, sur lesquels elle aventurait ses petits pieds à la manière des oiseaux. Le temps se maintenait beau, la chaleur tempérée, et la jeune fille semblait respirer, à pleine poitrine, la vie et la liberté. Ses joues et ses yeux brillaient d'une animation charmante, l'harmonieuse légèreté de sa taille s'y déployait avec plénitude, et de loin, avec ses beaux cheveux flottants dans toute la grâce de la nature, avec le jeu du vent dans les plis de sa robe, elle avait véritablement quelque chose d'aérien.

On attendait chaque jour la venue de Fergus ; mais au lieu du chasseur, une simple lettre de lui arriva un beau matin. Il annonçait qu'il avait pris une entorse en sautant un échelier, et ne pourrait les venir joindre qu'après sa guérison. A part ce détail, il avait tout lieu d'être satisfait, ayant rencontré en Vendée de bons chiens et de braves gens, et étant soigné dans un vieux château, où il avait été recueilli avec autant d'empressement que s'il avait fait la bonne guerre au temps des plumets rouges.

Miss Evelyn s'affecta vivement de cette nouvelle :

—Si seulement le docteur était ici ! dit-elle en s'adressant à son frère, mais d'après sa dernière lettre, et avec l'insistance de lady Marie à le garder près d'elle, nous avons peu d'espoir de le revoir avant d'être à Glennaël.

Henri s'offrit généreusement, si elle était inquiète, à se rendre en personne auprès de leur ami.

—Oh ! non, répondit-elle avec tristesse, c'est ma faute, je n'aurais pas dû céder à cette folle tête, et je porterai les conséquences de cette escapade.

La première impression de cette nouvelle, cependant, fut assez vite effacée, grâce aux lettres qui suivirent, et à l'empressement d'Henri et du pêcheur pour procurer quelques distractions à leurs hôtes. Tantôt c'était une promenade aux phares des Baleines, un des plus beaux de construction moderne, tantôt une excursion du côté d'Ars et de Saint-Martin, et de temps en temps de petits voyages à distance des côtes, pour assister à la pêche dans la barque de Hugues.

Ces dernières expéditions étaient le plaisir favori d'Alice, qui éprouvait le plus vif attrait pour les émotions de la mer.

Ils partaient dans la matinée, Hugues à la barre, et Henri, aidé d'un jeune matelot, présidant à la manœuvre des voiles. Le lieutenant de marine reprenait là toute sa supériorité, il racontait en riant ses aventures lointaines, le pêcheur triomphait ; Alice et William écoutaient avec un intérêt doublé par sa circonstance. John, qui les accompagnait, avait la charge des provisions ; ils dinaient gaiement au large, et ne rentraient d'ordinaire qu'à la nuit, la pêche se prolongeant jusqu'au coucher du soleil. Les soirées étaient délicieuses, des souffles d'air embaumé leur venaient de la terre, et apportaient à leurs oreilles les chansons des pêcheurs de varech et des saliniers, qui regagnaient leurs demeures. Les eaux se teignaient de nuances d'améthyste, la lune se levait comme un grand disque d'or dans l'azur foncé de l'orient, et des lueurs phosphorescentes couraient en aigrette de lumière à l'extrémité des vagues,

ou se jouaient en feux follets dans le remous de leur barque.

Il est peu de scènes qui remuent plus doucement l'âme humaine, que le spectacle de ces belles nuits que l'on passe ainsi, comme suspendu entre l'infini du ciel sur nos têtes et l'infini du ciel répété dans les flots. Les trois jeunes gens s'abandonnaient sans contrainte aux sentiments que cette grandeur inspire, et un soir, que le rivage de l'île, comme une bande safranée, coupait l'horizon dans la transparence de la brume, Alice crut retrouver là un souvenir de l'Ecosse ; elle en fit la remarque à son frère, et suivant l'illusion de sa pensée, se mit à murmurer le suave refrain d'une ballade qui avait trait à sa rêverie.

Henri l'écoutait avec un charme indicible, lorsqu'elle s'arrêta tout à coup, et porta son mouchoir à ses yeux pour y refouler des pleurs.

Ce mouvement causa au jeune homme une sorte de saisissement. Ces larmes montaient-elles du cœur ; ce chant mélancolique n'était-il pas l'expression d'un regret ou la plainte d'une absence ? Quelques mots, échappés un jour à William, le donnaient à entendre, et pour la première fois Henri se sentit tout troublé à l'idée d'une certitude.

Alice, pour tromper son attention, lui demanda ce qu'était une pyramide blanchâtre, que l'on distinguait sur un point de la côte.

—C'est un monument de la piété des miens, répondit-il avec mélancolie.

Et il revint à sa voile.

Mais, à partir de cette soirée, le pauvre lieutenant demeura moins longtemps dans ses visites à la Maison-Blanche, et retourna plus souvent à la tombe de sa mère.

Le pêcheur trouvait qu'il devenait d'une humeur sauvage, Wil-

liam se plaignait de ne le plus voir, miss Evelyn seule semblait ne s'apercevoir de rien.

Le dimanche suivant, comme ils sortaient tous les trois de l'église d'Ars, Henri attendit que la foule se fût écoulée pour aller au cimetière, selon son habitude. Alice et son frère restèrent avec lui, à regarder les boiseries sculptées qui décorent le chœur. Ils se retirèrent enfin, et le lieutenant s'en alla seul s'agenouiller entre deux tombes. Un vent doux comme une caresse de la mort glissait dans les hautes herbes et bruissait autour des rameaux, des croix et dans les ogives des fenêtres. Il était absorbé dans sa méditation, lorsqu'en se relevant, il aperçut ses deux amis qui priaient pieusement à quelques pas derrière lui.

—Oh ! merci, dit-il, mais je ne souffrais pas, car le bonheur est là, dans ce dernier sommeil.

William lui pressa la main, Alice tourna vers lui ses beaux yeux pleins de sympathie et de reproche, puis elle rougit et revint en cueillant d'un air pensif quelques fleurs le long du chemin.

Il y avait trois semaines que le lieutenant était dans l'île, sa permission n'expirait que huit jours plus tard, et le lendemain il vint à la Maison-Blanche annoncer son départ.

Alice lisait à l'ombre dans le petit jardin, William était sorti pour sa promenade avec John, elle le fit entrer dans le salon, et s'assit auprès d'une petite table, où elle prit un ouvrage de broderie, qu'elle se mit à chiffonner pour occuper ses yeux. Henri se tenait à quelques pas d'elle, sur un divan, où, tout enfant, il s'était roulé plus d'une fois aux genoux de sa mère. Ils étaient seuls, on eut pu entendre le battement de leurs cœurs, et leur entretien n'avait

pour témoin que les abeilles et les papillons qui entraient étourdiement par les fenêtres, venaient butiner sur un bouquet qui fleurissait une console, et regagnaient au plus vite la campagne et le grand air.

—Ce beau soleil ne vous a pas invité à la promenade? dit-elle, sans lever ses regards de dessus son canevas.

—Non, répondit Henri, il me reste si peu de temps à passer près de vous, que j'ai voulu... je voulais vous faire mes adieux, devant partir demain.

Elle se pencha précipitamment en avant, son aiguille se trompa dix fois de point, et après un assez long silence :

—Je croyais, monsieur Méric, que vous étiez libre, au moins pour une semaine encore.

—Cela est vrai, mademoiselle, reprit-il avec une sorte de violence dans la voix, mais la vue de ces lieux me fait mal, j'ai hâte de les fuir, maintenant que je n'y puis plus espérer le bonheur.

Il se leva, à ces paroles, fit quelques pas dans l'appartement, et alla appuyer son front brûlant contres les vitres d'une croisée.

Alice suivait ses mouvements avec une visible anxiété, puis se levant à son tour et s'approchant de lui :

—Monsieur Henri ! dit-elle.

Henri se retourna brusquement.

—Monsieur Henri, dit-elle avec une voix d'une douceur irrésistible, et en lui tendant la main, croyez du moins à l'amitié sur la terre.

Il se précipita sur cette main, puis la repoussant avec effroi, il s'élança hors du salon, et Alice, toute tremblante, revint s'asseoir auprès du guéridon.

Sur le seuil il rencontra William, et celui-ci, apprenant sa résolution, et qu'il devait passer par Brest, conçut aussitôt la projet de partir tous ensemble pour la Bretagne, le lendemain. Cette idée d'une visite incognito à Glennoël lui souriait depuis longtemps, et le raffermissement de sa santé lui permettait de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui de l'exécuter.

Il demanda avec instance à Henri de les attendre un jour, et proposa son plan à sa sœur, qui l'adoptant sans aucune observation, se retira néanmoins, et les laissa débattre entre eux les arrangements du voyage.

Il fut décidé qu'ils iraient par mer dans la barque de Hugues, et après être convenu de tout, Henri s'éloigna pour aller faire avec le pêcheur les préparatifs nécessaires.

La perspective de cette expédition avait ravivé la gaieté dans la petite colonie, et le soir suivant, en effet, ils s'embarquèrent joyeusement, par un ciel radieux, sur une mer pleine de sourires.

LOUIS JOUBERT.

(A continuer.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1866.

On ne saurait avoir l'idée de s'ériger en rapporteur et abrégiateur des vastes discussions qui ont rempli depuis quinze jours la chambre des députés. Toute la politique du pays, exposée, analysée, contrôlée par ses plus habiles représentants, vient s'accumuler et s'amasser pour ainsi dire dans ces graves et brillants débats. On est au nœud et au feu du drame ; le rôle du chœur s'efface. Nous ne pouvons que rendre témoignage de l'impression laissée dans les esprits par cet épisode important de la vie politique nationale. Cette impression est remarquable et sera reconnue heureuse par ceux qui s'intéressent au réveil de la vie politique en France. Jamais depuis quatorze ans la discussion n'a occupé parmi nous une si large place et n'a pris sur l'esprit public un ascendant si manifeste. On se sent renaître. Le gouvernement cesse, à vrai dire, d'être un monologue. Il semble que l'opinion publique rentre en possession d'elle-même et soit décidée à soutenir activement sa partie. Nous avons et nous commençons à exercer quelques-unes des forces les plus utiles et les plus éclatantes du gouvernement représentatif. Ce n'est point dans une pensée d'opposition égoïste que nous saluons ces résultats. Les représentants de l'opposition libérale au corps législatif peuvent sans doute s'attribuer une grande part à l'œuvre qui s'accomplit : leurs adversaires eux-

mêmes, nous en sommes certains, reconnaissent ce que le corps législatif doit d'éclat et d'influence, ce que l'honneur et les intérêts bien entendus du pays doivent de garantie et de sécurité au talent, à l'application, aux vues modérées et au zèle cordial des membres de l'opposition. Nous sommes persuadés que le gouvernement lui-même a ou aura bientôt l'intelligence des avantages qu'il doit retirer d'un mouvement dont l'origine, il a le droit de le rappeler, remonte au décret du 24 novembre, et qui a pour effet salutaire d'exciter et d'assainir l'activité politique de la France. Quoi qu'il en soit, le branle est donné ; opposition et gouvernement contribueront alternativement désormais au progrès commencé suivant les inspirations opportunes qu'ils recevront des pulsations de l'esprit national, des vicissitudes des événements et des nécessités soudainement révélées et imposées par la force des choses.

En portant ce jugement sur le caractère général de la discussion de l'adresse de cette année, nous courons risque d'être accusés d'optimisme par ceux qui ne veulent tenir compte que des faits acquis, et qui attachent peu de prix à de simples tendances. Nous n'avons point assurément le succès dans les faits. Les idées de l'opposition libérale sont loin aussi, à la vérité, d'avoir conquis une majorité concrète dans le corps législatif. L'opposition ne peut faire sentir son

action au gouvernement par des votes victorieux. Elle fait entendre des critiques, elle exprime des vœux, son rôle se borne pour ainsi dire à ébaucher les cahiers des états-généraux de l'avenir. Il serait puéril cependant de ne mesurer qu'à des votes l'influence d'une opposition et la vie intime d'une assemblée représentative. Les questions de succès ou d'échec par les votes ont d'ailleurs peu d'importance dans la discussion d'un projet d'adresse. Qu'est-ce qu'une variante d'adresse à côté des discours, des chocs d'idées, du travail d'esprit public, que provoquent les textes contestés ? L'adresse de 1866 aura depuis longtemps disparu dans l'éternel oubli qu'on lira encore les grands discours de M. Thiers sur les principes de 1789 et de M. Jules Favre sur la question romaine. La phase de gouvernement représentatif dans laquelle nous passons doit surtout être considérée par nous comme une période de l'éducation politique de la France. Nous ne voulons constater ici qu'une chose, et c'est à nos yeux un sujet de félicitation, cette éducation est en bon train. La vie parlementaire est maintenant ranimée non pas seulement dans l'opposition, mais dans l'ancienne majorité. On le reconnaît aux idées qui se font jour dans les rangs de cette majorité, par exemple à cet amendement où sont exprimés des vœux modérés en faveur des libertés publiques et qu'ont signé plus de quarante députés, arrivés presque tous à la chambre par la candidature officielle ; on le reconnaît à l'influence qu'exercent sur la chambre les discours des grands orateurs de l'opposition ; on le reconnaît à la part chaque jour plus grande que les députés de la majorité prennent aux débats ; on le reconnaît à la

portée des discussions qui s'étendent et s'approfondissent, comme on l'a vu pour la question algérienne et la question agricole ; on le reconnaît à l'attention soutenue que le public prête cette année aux séances du corps législatif ; on le reconnaît aux impressions des représentants du gouvernement auprès de l'assemblée et à l'émulation honorable qu'ils semblent puiser dans ces belles luttes. On voit bien à tous ces signes qu'il y a là quelque chose qui remue, s'agite, se dégrossit, et l'on peut croire sans illusion que l'on assiste à un travail de renouvellement et d'enfantement.

Parmi les discours intéressants et remarquables qu'a inspirés la question agricole, il y aurait injustice à ne point mentionner les observations claires, sensées, franches, de M. de Benoist,—la réponse de M. de Forcade La Roquette à M. Poyer-Quertier, à la fois substantielle et lucide et soutenu du meilleur ton de la discussion parlementaire, et l'éloquente réplique à M. Thiers par laquelle M. Rouher a terminé ce grand débat. L'enquête sur l'état de l'agriculture annoncée par le discours impérial a eu ainsi à la chambre une très solennelle et très digne préface. A nos yeux, les orateurs qui ont eu raison sont ceux qui n'ont point cherché les causes des souffrances de l'agriculture dans le défaut d'un minime degré de protection ; l'agriculture présente des griefs mieux fondés lorsqu'elle se plaint de l'insuffisance des bras, lorsqu'elle gémit de voir des capitaux trop considérables employés avec trop de précipitation aux stériles travaux de l'embellissement des villes, lorsqu'elle proteste contre les octrois, lorsqu'elle réclame l'exécution rapide des voies de com-

munication économiques. Par plusieurs de ces points, les doléances agricoles touchent à la politique ; c'est ce qu'ont fait justement sentir deux orateurs de l'opposition, MM. Magnin et Picard ; c'est pour ce motif que nous eussions préféré, comme eux, l'enquête parlementaire à l'enquête administrative. M. Picard a indiqué avec son esprit ordinaire, et en illustrant son argumentation d'anecdotes piquantes, les obstacles que l'esprit d'association, auxiliaire si naturel et si utile des intérêts agricoles, rencontre dans la législation politique ou dans l'intolérance administrative. L'étude attentive de tous les intérêts nous ramène constamment à la même impasse : tous les intérêts souffrent de l'insuffisance des libertés publiques. On refuse à des agriculteurs l'autorisation de former des associations, de publier des journaux. Il était utile de prendre acte de tels faits au moment où M. Buffet, esprit si net et si modéré, soutenu par un groupe respectable de députés de la majorité, attendu avec une curiosité impatiente et d'avance applaudi par le public, va développer l'amendement relatif aux progrès des libertés. La logique des choses finira par prévaloir. La liberté économique travaillera infailliblement au profit de la liberté politique. Les intérêts qui vivent de la protection ne peuvent faire autrement que de se courber sous la tutelle du pouvoir ; mais les intérêts livrés aux chances de la concurrence ont le droit d'exiger l'affranchissement politique. La liberté politique est nécessairement le terme d'échange et de compensation de la liberté économique.

Les pronostics fâcheux que l'on émet depuis quelque temps sur le ministère anglais semblent bien

près de se réaliser. Des bruits très accrédités s'étaient répandus il y a quinze jours, sur une dislocation intérieure du cabinet du comte Russell. On assurait que le noble lord avait remis sa démission à la reine, et lui avait conseillé de s'adresser au duc de Somerset pour la formation d'un nouveau ministère. On supposait que cette crise était la conséquence de dissentiments qui seraient survenus entre lord Russell et le duc de Somerset et plusieurs autres de ses collègues. Les dissidences s'étaient élevées sans doute à propos des détails du bill de réforme annoncé par le discours de la couronne. L'éclat pourtant n'a point eu lieu, et l'accord s'est sans doute rétabli aux dépens du bill, dont M. Gladstone a exposé avant-hier à la chambre des communes l'économie mesquine, tronquée et chancelante.

Il faut être juste envers lord Russell, il est la victime de la réaction qui devait suivre inévitablement un état de choses bizarre dont l'Angleterre s'était complu à prolonger la durée. Les Anglais s'étaient accoutumés au repos d'une verte et heureuse vieillesse pendant les dernières années de la vie de lord Palmerston. Leur politique, et ils en étaient joyeux et fiers, consistait à ne rien faire. Pourquoi fatiguer et troubler en son grand âge le fin et gai vieillard qui leur faisait l'honneur de leur servir de premier ministre ? Cette sénilité était comme une grâce providentielle qui avertissait les Anglais de ne point tourmenter leurs institutions intérieures, de se tenir à l'écart de toutes les grandes affaires extérieures, et leur permettait de vaquer exclusivement aux labours richement rémunérés de leur industrie et de leur commerce. On avait du répit

et du bon temps, et l'on en jouissait. Soucis, difficultés, problèmes, les questions sociales et religieuses de l'Irlande, la réforme du système électoral, une politique étrangère suivie et décidée, on ajournait tout à la mort de lord Palmerston. Les ambitions naturelles avaient elles-mêmes marqué ce terme à leur patience. Tout cela était couvert d'un air de force et d'un rayonnement de prospérité. Nous avons connu chez nous de ces périodes où l'inaction politique prend les riens dehors de la béatitude. Il serait doux d'y planter sa tente durant quelques années de jeunesse, si elles ne devaient être suivies de pénibles réveils. Lord Palmerston a été pour l'Angleterre l'homme de la sieste; lord Russell est l'homme du réveil. Son rôle certes est moins agréable et plus difficile. Il est aux prises avec un lourd arriéré; il lui est prescrit d'agir; les ambitions lui demandent compte de leur longue attente et sont résolues à ne pas lui laisser de repos. L'Angleterre veut au pouvoir un homme d'action. Le second malheur de lord Russell, qui a toujours été un esprit hautain et solitaire, c'est d'aborder une situation semblable privée de l'élasticité de la jeunesse ou de l'activité d'une maturité robuste. Lord Russell est un vieillard. "Il est même plus vieux que son âge, disent ses adversaires, car il avait dix ans en naissant."

Le monde politique anglais est donc exposé à commettre en ce moment quelques injustices envers lord Russell, puisqu'il exige de lui des facultés et des ressources que son âge ne comporte plus. Au surplus, ces exigences sont naturelles, et une nation n'est point tenue de bercer au pouvoir deux vieillesses consécutives. Les nations n'ont pas d'âge; il faut, pour les servir à leur

gré, avoir le bonheur de posséder la jeunesse ou la force de la retenir en soi. Lord Russell, avec son grand esprit et son ferme désintéressement, ne doit point se faire illusion sur l'incompatibilité qui éloigne maintenant sa personne du pouvoir. Il n'a pris les affaires à la mort de lord Palmerston que pour remplir un interrègne et donner le temps à une situation nouvelle de se débrouiller, de s'éclaircir et de produire ses hommes. C'est ce premier travail de dégrossissement qui va s'opérer probablement aux dépens du ministère à propos du bill de réforme. Ce projet, très étroit, très inconséquent, porte les traces des incertitudes actuelles de la politique anglaise. Bien qu'il ait mis deux heures et demie à l'expliquer, M. Gladstone l'a présenté avec un embarras visible, insistant dès le début sur les difficultés de la question et ne rencontrant dans le cours de sa harangue aucun de ces élans lyriques qui l'emportent si naturellement quand il discute une mesure financière. La chambre, dès le premier soir, a fait à ce projet de réforme le plus mauvais accueil. Le grand reproche qu'on adresse au ministère, c'est de ne proposer qu'un plan incomplet, fragmentaire, de ne point embrasser la rénovation du système électoral dans son ensemble pour le fixer d'une façon définitive. M. Laing a exprimé ces critiques dans un très solide discours; mais c'est surtout M. Horsman, un des plus éloquents orateurs des communes, un libéral opposé à la réforme, qui a combattu à cœur-joie la mesure ministérielle. M. Horsman, avec cette verve de sarcasmes qu'aime et applaudit toujours un auditoire britannique, a soutenu que le pays ne demande point de réforme électorale, que cette réforme est une

vieille idée de lord Russell dont les cabinets et les parlemens portent malgré eux le poids depuis quinze ans, que le projet actuel est le résultat d'une transaction entre lord Russell et M. Bright, qu'avec un parrain tel que M. Bright la réforme ne peut être qu'une arme de guerre employée pour détruire la constitution anglaise et la remplacer par la démocratie pure. Attaqué dès le premier soir avec cette véhémence entraînée, le

bill, destiné d'ailleurs à recevoir des coups de toutes parts, ne semble avoir aucune chance d'obtenir une majorité finale dans la chambre des communes. La discussion de cette réforme avortée ne sera, selon toute apparence, que le bruyant prologue d'une crise ministérielle.

E. FORCADE.

—Revue des Deux Mondes.

LES ÉVÈNEMENTS DU MOIS.

Paris, 23 mars, 1866.

Quoique terminée d'hier, la discussion de l'Adresse vibre encore ; la voix des grands orateurs retentit jusque dans nos derniers hameaux, et partout où l'on s'intéresse non-seulement à la prospérité matérielle du pays, mais à sa dignité, à sa grandeur morale, à sa liberté, on s'associe aux généreux accents qui viennent de revendiquer pour la France les biens précieux qu'elle a perdus et dont elle a besoin " pour l'accomplissement de ses destinées." Lorsque tout s'affaisse, l'art, le goût, la littérature, les mœurs, on est heureux de voir au moins se relever l'éloquence, si longtemps humiliée dans son temple, et fier d'assister à des débats qui ne pâlisent point devant les plus brillants souvenirs de l'ancienne tribune parlementaire. Il faut en remercier patriotiquement M. Thiers, M. Berryer, M. Jules Favre, M. Buffet, M. Picard, M. Lanjuinais, M. Jules Simon, M. Pelletan, M. Olivier,

d'autres encore, dont il serait injuste de ne pas honorer le talent et qui ont vivement éclairé quelques-uns des problèmes qui nous sont le plus chers.

Jamais l'Adresse, depuis le décret qui a rendu aux mandataires du pays le droit d'interroger le gouvernement et de lui offrir des conseils, n'avait donné lieu à un examen aussi approfondi des questions vitales de la politique ; jamais elle n'avait occupé si longuement la chambre et passionné davantage l'opinion. Vingt séances ont été consacrées à ce débat, et jusqu'à la fin l'oreille et le cœur du pays l'ont suivi avec une ardeur émue et croissante. Les souffrances de l'agriculture, l'avenir de l'Algérie, n'ont pas saisi l'attention moins fortement que les questions plus excitantes de la liberté politique, et la nation par là même a prouvé que la fièvre était sortie de ses veines, qu'elle s'attachait désormais avec

une égale sollicitude à tous les ordres d'intérêts et qu'elle était vraiment digne d'être enfin appelée au maniement de ses affaires.

Comment résumer tous ces discours, qu'ont salués la reconnaissance et l'admiration publiques ? Comment donner en quelques froides pages une idée de cette chaleur, de cette élévation, de cet éclat qui doublent la force entraînant de la raison ? Nous ne l'essayons pas ; il faut lire le *Moniteur* ; il faut méditer ces démonstrations puissantes que des sophismes intéressés ne parviendront pas à obscurcir !—Saluons M. Berryer, venant, avec la majesté dont l'âge a revêtu son éloquence et avec ce profond sentiment de l'honneur qui a si noblement inspiré sa vie, défendre le droit des créanciers de l'État et montrer, de l'autre côté de la Méditerranée, dans le principe obstinément méconnu de la colonisation, la paix et la richesse de l'Algérie.—Applaudissons M. Jules Favre, stigmatisant la corruption des mœurs, protestant contre les abjections du matérialisme, et semblant idéaliser sa politique au contact de Fénelon et de saint Augustin.—Remercions M. Thiers, s'arrachant au plus légitime repos pour nous faire partager le fruit de quarante années d'expérience et d'études, et offrant au pays ce grand enseignement qu'en dehors de la liberté il n'est point de sécurité ni de prospérité durables.—On le nie, sans doute, comme on nie tout ce qui gêne et jusqu'à Dieu lui-même ; mais quel nuage pourrait voiler la clarté lumineuse de cette harangue où l'illustre orateur, élucidant nos origines, a montré, avec une logique irréfutable, toutes les libertés s'enchaînant, ou plutôt s'engendrant l'une l'autre pour n'en former qu'une seule, qu'il appelle magnifiquement le droit de la France ? Dans les deux sessions

précédentes, M. Thiers avait abordé cette même thèse et il l'avait traitée avec tant d'ampleur qu'elle semblait épuisée. Il a su la rajeunir en remontant aux principes de 89, en précisant les deux buts de la Révolution française, le premier tout social, le second tout politique, et en établissant que l'égalité civile n'est que la moitié de ce qui nous est dû. On parle souvent du couronnement de l'édifice, sauf à le reculer sans cesse. M. Thiers en a indiqué de nouveau les indispensables bases, et de la liberté individuelle il est arrivé, par la liberté de la presse et la liberté électorale superposées, jusqu'au droit d'interpellation et à la responsabilité ministérielle, garantie suprême du gouvernement libre dans une monarchie. Ce que la France a voulu en 1789, c'est faire directement intervenir la nation dans la conduite de ses affaires, c'est créer le gouvernement de l'opinion, c'est-à-dire un système dans lequel on fût obligé non-seulement d'écouter l'avis du pays, mais de le suivre. Et, comme l'a très-bien dit l'éminent homme d'État, quelle humiliation peut-il y avoir à obéir quand c'est un peuple entier qui commande ? Or, le gouvernement personnel est le contraire de ce régime salubre, et quand l'histoire nous déroule les malheurs du gouvernement personnel sous des princes tels que Louis XIV et Napoléon, la sagesse ne conseillerait-elle pas d'arrêter une expérience dont la gloire et le génie n'ont pu conjurer les périls ? Sans doute, en 1852, une concentration de pouvoirs a été consentie entre les mains d'un seul, mais on a laissé croire que cette concentration finirait avec le trouble des esprits. Quatorze ans se sont écoulés, l'heure ne serait-elle pas venue de restituer à la nation les droits promis ?

C'est le sentiment énergique de M. Thiers, et en l'entendant résu-

mer sa pensée dans une de ces maximes simples et profondes qu'on dirait empruntées à Montesquieu : " Une nation libre est un être qui réfléchit avant d'agir." nous nous disions qu'il était impossible que cette vérité ne pénétrât pas, à la suite de sa vive et saisissante parole, dans l'âme de la France, ouverte à l'accent loyal du patriotisme et du bon sens.

L'incident le plus considérable de la session, celui qui la marquera d'un trait caractéristique et fera époque dans les annales mêmes du régime, c'est l'amendement des *quarante-six*, sorti tout armé des rangs d'une majorité dévouée, et développé par M. Buffet avec une vigueur de raisonnement, une netteté, un sens pratique des choses, qui rappellent les orateurs les plus distingués de la tribune anglaise.

Ce qu'il y a de remarquable avant tout dans cet amendement, ce n'est pas le chiffre d'adhésions qu'il a pu recueillir, c'est l'amendement lui-même, c'est sa haute signification. Il dessine et il inaugure une phase nouvelle dans la politique du second empire, la phase de la revendication constitutionnelle et permanente des libertés par un groupe de conservateurs à qui le moment paraît venu de clore ce que M. Picard nomme la période stratégique du règne, pour appliquer les principes contenus dans le pacte de 1852. Jusqu'ici les satisfaits, affirmant que le pays partageait leur béatitude, traitaient d'utopistes ou d'ennemis de l'empire les défenseurs isolés des franchises perdues ; ils invoquaient la stabilité des institutions, et accusaient leurs contradicteurs de rêver des bouleversements pour s'emparer du pouvoir. Cette tactique n'est plus possible ; le terrain de la lutte s'est déplacé. Quarante-six députés, invoquant aussi la stabilité des institutions, ayant aussi donné des gages

de dévouement et de patriotisme, se lèvent sur ces bancs où l'on n'avait jamais fait qu'applaudir, et déclarent que c'est précisément pour empêcher les secousses et pour engager la France dans une voie sûre et paisible de progrès, qu'ils demandent " le développement du grand acte de 1860, dont une expérience de cinq années leur a démontré la convenance et l'opportunité." Le combat n'est donc plus entre l'extrême gauche et le banc ministériel, entre le dévouement inquiet et une opposition plus ou moins radicale ; il est engagé entre des amis du pouvoir, ceux-ci le compromettant par une complaisance aveugle, ceux-là voulant le consolider malgré lui-même ; les premiers, fanatiques de *statu quo* et capables de rétrograder au besoin ; les seconds, partisans de réformes et jaloux de pousser la France en avant.

Le trait saillant, curieux, inattendu du discours de M. Rouher, c'est un réquisitoire en règle contre le suffrage universel, qui lui paraît inconciliable avec la liberté, et quand le ministre s'écrie : " Le suffrage universel, est la liberté qui contient toutes les autres," cela veut dire qui *exclut* toutes les autres, car, ainsi qu'il l'a nettement expliqué, si nous ne pouvons avoir les franchises politiques que possèdent nos cadets, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, que l'Italie elle-même est capable de supporter, malgré ses déchirements, ses embarras intérieurs et ses luttes de partis, c'est uniquement parce que nous avons le suffrage universel et que ces pays en sont affranchis. De sorte que, sans lui, liberté individuelle, liberté de presse, droit de réunion, droit d'association, liberté parlementaire, responsabilité ministérielle, tout se conçoit, tout est facile ; mais avec lui, ces mêmes li-

bertés prennent aussitôt un caractère mortel et deviennent impossibles !

N'est-il pas surprenant de trouver sur des lèvres ministérielles un pareil acte d'accusation contre l'institution qui est la base même de l'Empire. Et si la thèse étrange de M. le ministre d'Etat était vraie, ne forcerait-il pas imprudemment toutes les consciences à choisir entre les principes qui assurent un régime libre et ceux qui l'excluent ? M. Emile Olivier l'a dit avec une grande force : " Si ce suffrage universel était l'obstacle fatal, infranchissable à la liberté, non-seulement il faudrait le maudire, mais le renverser ! "

Remarquable coïncidence ! Tandis que le Palais-Bourbon débattait ces questions et que des voix éloquantes y revendiquaient les droits absents et regrettés, à l'Institut, d'autres éloquents voix, l'une qui a régné à la tribune, l'autre appelée peut-être à y briller un jour, s'élevaient aussi pour rendre un éclatant hommage à la dignité de la pensée, à la presse qui lui sert d'organe, à la justice, au gouvernement libre. L'un y défendait avec un généreux accent la loi morale et la conscience contre les entraînements de la fortune ; l'autre y glorifiait avec une hauteur magistrale l'indépendance de l'esprit humain dans sa plus sublime expression ; tous deux étaient d'accord pour honorer les principes et les institutions qui font la noblesse et la grandeur des peuples.

Certains reprochent à l'Académie de ne pas s'enfermer dans la grammaire et l'accusent volontiers d'usurpation dès qu'elle touche aux brûlants problèmes de la politique, comme si les lettres étaient des formes vides, comme si les sources auxquelles s'alimente l'inspiration

véritable n'étaient par taries ou fécondées par la loi même des sociétés. Royer-Collard justifiait avec éclat, le jour de sa réception, cette intervention de l'Académie dans un domaine qu'on tenterait vainement de lui interdire.

" Qu'on n'accuse pas l'Académie, disait-il, d'étendre son empire au-delà de ses limites naturelles... Entre les circonstances qui sont le plus favorables à la littérature, la liberté politique doit sans doute être comptée au premier rang. Est-ce seulement parce que la tribune ajoute à la littérature un nouveau genre d'éloquence ? Sa puissance va bien plus loin. Il y a dans la liberté un profond et beau sentiment d'où jaillissent, comme de leur source naturelle, les grandes pensées aussi bien que les grandes actions. Ce sentiment appartient à la littérature tout entière : ce n'est pas assez dire, il lui est nécessaire. S'il n'était pas dans les esprits, en vain la liberté serait écrite dans les lois, en vain elle retentirait sans cesse dans les paroles et dans les formes du gouvernement ; la littérature, desséchée dans sa racine, languirait ; elle ne porterait que des fruits insipides ; et là où elle fleurit dans tout son éclat, assurez-vous au contraire que si la liberté n'est pas dans les lois, elle vit néanmoins dans les âmes, elle est présente aux esprits qui la regrettent ou qui l'appellent..."

Qu'ajouter à ces belles paroles ? Elles expliquent la sympathie mystérieuse et vivace qui unit les lettres et la liberté, et elles font comprendre le tressaillement qu'a partout soulevé ce mot douloureux et charmant de M. Guizot : " La France est la patrie de l'espérance ! "

LÉON LAVÉDAN.

— *Le Correspondant.*